



La chronique de Lise Bissonnette
Page B 3
Expositions Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 5
Vitrine du disque Page B 6
Disques classiques Page B 7
Arts visuels Page B 8
Grilles télé du week-end Page B 10
Agenda culturel Page B 11
Formes Page B 12

EXPOSITIONS

Un été qui jongle

Le cirque sera à l'honneur tout l'été dans la capitale

CIRCUS MAGICUS

Au Musée de la Civilisation
Jusqu'au 6 septembre 1999

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

Belle rencontre au sommet que cette exposition *Circus Magicus* concoctée par le Musée de la Civilisation en collaboration avec le Cirque du Soleil. Art populaire par excellence, né de la fête foraine, des saltimbanques et des *freak shows*, le cirque est présenté ici par deux des plus gros joueurs du monde culturel québécois, deux institutions de calibre international, nées dans les années 80, qui ont su marier haute culture et engouement populaire avec un succès rapide et constant. De quoi en faire un incontournable, bien entendu.

Sans éclipser *Rodin* (qui a provoqué de véritables embouteillages au Musée du Québec dans les jours qui ont suivi l'ouverture), *Circus Magicus* sera certainement l'un des grands rendez-vous de l'été, comme l'était il y a peu le chapiteau du Cirque du Soleil à Sainte-Foy. Le cirque émerveille les foules depuis des siècles: ce n'est pas cette année que tout ça va s'arrêter.

Les fans de chapiteau seront d'ailleurs servis par cette exposition qui vise tout à la fois à présenter l'histoire du cirque, ses formes modernes, la nature et le design des spectacles, et la palette d'attractions et de numéros offerts aux spectateurs. Pour ce faire, la salle est découpée en trois sections: la passion, l'imagination et les sensations.

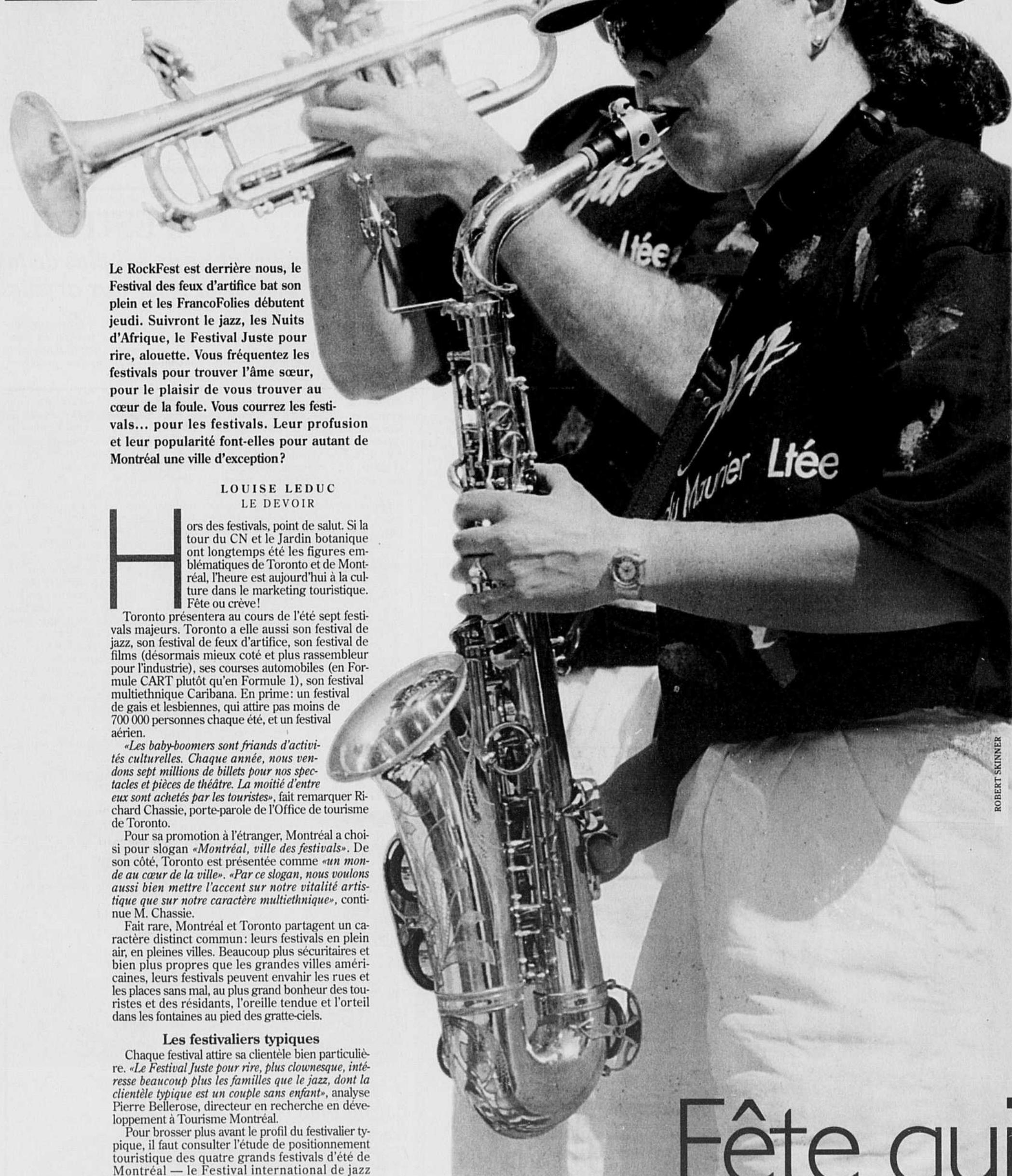
Des clowns et des femmes à barbe

La première section offre un survol de l'histoire du cirque en pointant les grandes lignes d'évolution de ces arts dont les origines sont millénaires — comme en témoignent un moulage de statue gallo-romaine et une sculpture de pierre romane représentant des acrobates. Entre de grands rideaux rouges, autour d'îlots circulaires au centre desquels se retrouvent costumes, écrans et autres objets d'interprétation, on y retrace certains moments cruciaux, comme le tracé de la piste moderne de 13 mètres de diamètre, établi au XVIII^e siècle par le cavalier Philip Astley pour ses spectacles équestres, ou l'émergence des grandes dynasties du cirque (les familles Rancy et Knie, par exemple). Et on y entrevoit aussi certaines réalités plus permanentes, tel le défi du quasi-nomadisme que peut représenter la vie des artisans du cirque, tournant de par le monde avec leurs chapiteaux, en cousins aujourd'hui acceptés de ces saltimbanques d'autrefois qui, eux, étaient considérés avec une forte méfiance.

Dans la deuxième section, dessinée comme une piste de cirque, le travail des concepteurs est présenté sur l'extérieur du cercle, tandis que les cirques modernes sont présentés au centre — entre autres par une intrigante installation vidéo de l'artiste Wyn Geleynse, commandée par le Cirque du Soleil pour illustrer l'intégration des arts au monde du cirque. On y voit le contraste important entre les costumes très Vegas de Barnum & Bailey et ceux, raffinés, du Cirque du Soleil. On y apprend l'invention du cirque à trois pistes par P. H. Barnum, véritable apothéose du cirque à grand déploiement qui a aussi donné naissance, en anglais, à une expression colorée: dire qu'un endroit est comme un *three ring circus*, c'est décrire un véritable capharnaüm. Et on y sent aussi l'importance que prend l'esprit particulier de chaque cirque: les arts présentés restent les mêmes, ils se renouvellent par l'âme de chaque chapiteau, du rude cirque Archaos à l'éclatant Barnum & Bailey.

VOIR PAGE B 2: CIRQUE

LES ARTS



ROBERT SKINNER

Le RockFest est derrière nous, le Festival des feux d'artifice bat son plein et les FrancoFolies débutent jeudi. Suivront le jazz, les Nuits d'Afrique, le Festival Juste pour rire, alouette. Vous fréquentez les festivals pour trouver l'âme sœur, pour le plaisir de vous trouver au cœur de la foule. Vous courez les festivals... pour les festivals. Leur profusion et leur popularité font-elles pour autant de Montréal une ville d'exception?

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Hors des festivals, point de salut. Si la tour du CN et le Jardin botanique ont longtemps été les figures emblématiques de Toronto et de Montréal, l'heure est aujourd'hui à la culture dans le marketing touristique. Fête ou crève!

Toronto présentera au cours de l'été sept festivals majeurs. Toronto a elle aussi son festival de jazz, son festival de feux d'artifice, son festival de films (désormais mieux coté et plus rassembleur pour l'industrie), ses courses automobiles (en Formule CART plutôt qu'en Formule 1), son festival multiethnique Caribana. En prime: un festival de gais et lesbiennes, qui attire pas moins de 700 000 personnes chaque été, et un festival aérien.

«Les baby-boomers sont friands d'activités culturelles. Chaque année, nous vendons sept millions de billets pour nos spectacles et pièces de théâtre. La moitié d'entre eux sont achetés par les touristes», fait remarquer Richard Chassie, porte-parole de l'Office de tourisme de Toronto.

Pour sa promotion à l'étranger, Montréal a choisi pour slogan «Montréal, ville des festivals». De son côté, Toronto est présentée comme «un monde au cœur de la ville». «Par ce slogan, nous voulons aussi bien mettre l'accent sur notre vitalité artistique que sur notre caractère multiethnique», continue M. Chassie.

Fait rare, Montréal et Toronto partagent un caractère distinct commun: leurs festivals en plein air, en pleines villes. Beaucoup plus sécuritaires et bien plus propres que les grandes villes américaines, leurs festivals peuvent envahir les rues et les places sans mal, au plus grand bonheur des touristes et des résidents, l'oreille tendue et l'orteil dans les fontaines au pied des gratte-ciels.

Les festivaliers typiques

Chaque festival attire sa clientèle bien particulière. «Le Festival Juste pour rire, plus clownesque, intéresse beaucoup plus les familles que le jazz, dont la clientèle typique est un couple sans enfant», analyse Pierre Bellerose, directeur en recherche en développement à Tourisme Montréal.

Pour brosser plus avant le profil du festivalier typique, il faut consulter l'étude de positionnement touristique des quatre grands festivals d'été de Montréal — le Festival international de jazz (FIJM), Juste pour rire/Just for Laughs (JpR), les FrancoFolies de Montréal et le Festival des films du monde (FFM) —, dirigée en 1996 par le titulaire de la chaire de tourisme de l'UQAM, Michel Archambault. Dans ce document se trouvent plusieurs données d'intérêt, dont celle-ci: 56,9 % des spectateurs du FFM seraient célibataires et 47 % de ces festivaliers détiendraient un diplôme universitaire! De tous les festivals montréalais, le FFM est sans aucun doute le plus spécialisé, même s'il ne s'adresse pas qu'aux seuls fins connaisseurs.

VOIR PAGE B 2: FESTIVAL

Fête qui PEUT!

LES ARTS CIRQUE

En plus du Musée de la civilisation, le Marché du Vieux-Port recréera lui aussi le petit monde du cirque

SUITE DE LA PAGE B 2

Finalement, une tournée des sensations fortes offertes par le cirque nous fait passer des dompteurs d'animaux au monde parallèle des nains, femmes à barbe, géants et autres étrangetés qui garnissaient autrefois les alentours des

chapiteaux. L'importance du rire et des clowns, tout comme celle du danger y sont également illustrées abondamment et parfois très habilement, comme dans ce jeu de projection au sol qui permet de voir des numéros de trapèze de la perspective vertigineuse du trapéziste.

Au total, l'exposition est toutefois

grevée par de sérieux problèmes d'affichage, les petits panneaux multiples engendrant la confusion et l'identification des artefacts souvent superbes (on souligne ici la contribution importante d'un collectionneur français hors du commun, Alain Frère) étant à certains endroits presque impossible à déni-

cher. On se heurte aussi à son caractère inévitablement statique, en comparaison avec le foisonnement de mouvement et de vie qui caractérise intrinsèquement le cirque.

C'est pourquoi on suggère fortement d'assister, au cours de l'été, à une des nombreuses démonstrations et spectacles des arts du cirque qui seront offerts au Musée. Vue dans la foulée d'un spectacle, l'exposition y gagnera peut-être un peu plus de vie et de sens.

Le Festival du cirque

Outre le tandem Musée de la Civilisation-Cirque du Soleil, une autre grande institution culturelle québécoise s'est mise sur la piste du cirque, cette

année. Le Festival d'été de Québec — rappelant au passage qu'en 1982-83, il «voyait naître en son giron ce qui allait devenir le Cirque du Soleil» — accueille cette année certains des artistes du cirque entrés en piste dans la foulée de cette multinationale de la jonglerie et de l'acrobatie. Du 10 au 19 juillet, l'espace du Marché du Vieux-Port accueillera en effet l'événement *Circo-Cité*, qui cherchera à recréer le petit monde des cirques itinérants, pour, comme il se doit, le plus grand bonheur des petits et grands.

Dans le Quartier Forain, on pourra voir une galerie de personnage démontrant leur talent, dans l'espoir d'être remarqué par le grand patron du cirque,

Monsieur Loyer. Parmi les artistes présents, plusieurs sont de renommée internationale, comme les clowns Dézo, Chocolat, Blass Villalpando, ainsi que de nombreux acrobates, magiciens et autres joueurs de tours. À la Place des Acrobates, les visiteurs pourront non seulement assister à des démonstrations de fil de fer, de jonglerie, de trampoline et de trapèze, entre autres, mais également s'initier à ces techniques. Dans l'espoir de se joindre aux professionnels un jour?

L'événement *Circo-Cité* est dû au Regroupement En Piste, rassemblement d'une douzaine d'institutions liées aux arts du cirque qui a créé le Cirque Parasol (dans le sens de...)



LAURÉATS
1997 - 1998

La Ville de Montréal félicite
les lauréats du Prix Arts-Affaires
de Montréal 1997-1998

Catégorie grande entreprise

Bell Canada

Catégorie personnalité arts-affaires

Monsieur Marco Fortier

Premier vice-président

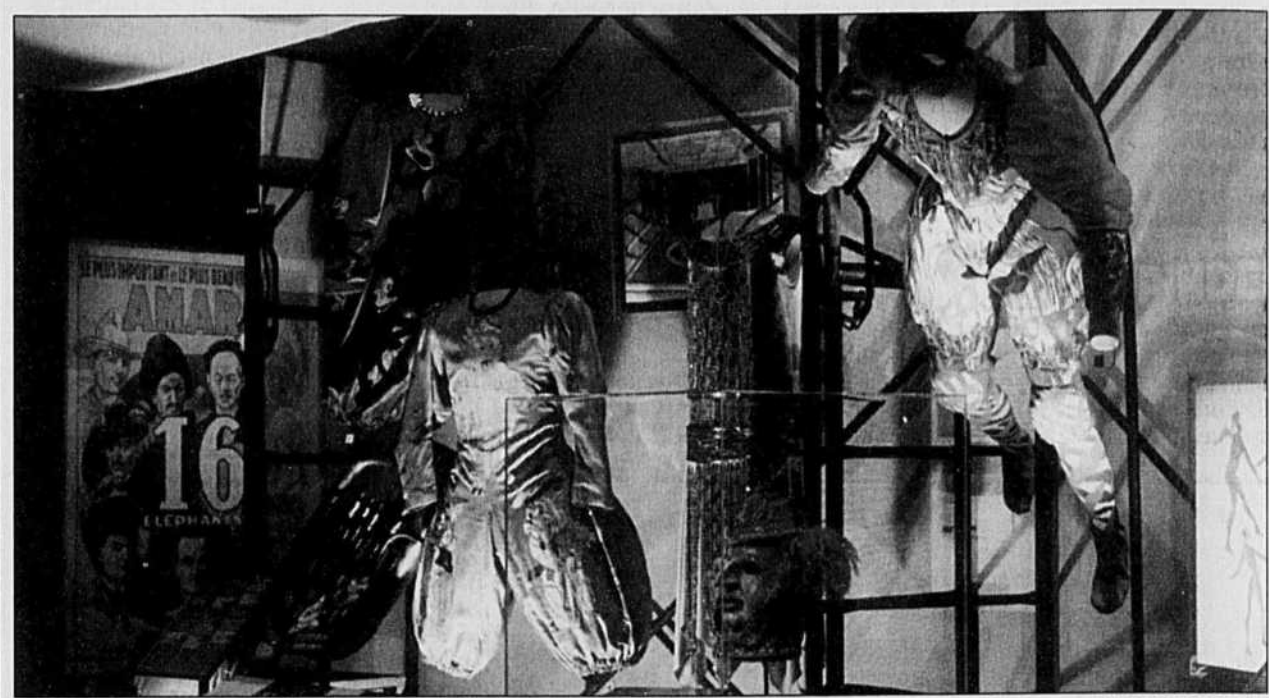
Groupe Vie Desjardins-Laurentienne

Monsieur Jean Cypihot



Ville de Montréal

LE DEVOIR



Une des aires de l'exposition *Circus magicus*

JACQUES LESSARD

FESTIVAL

«Un événement attire-t-il plus de touristes et d'argent ici qu'il n'en verse aux artistes étrangers?»

SUITE DE LA PAGE B 2

Le président du FIJM, Alain Simard, est bien conscient du caractère éphémère de la mélomanie montréalaise. «Non, le jazz ne sera jamais plus à Montréal ce qu'il était dans les années 30 ou 40. Le reste de l'année, le jazz reste marginal. Les gens viennent surtout au festival pour "cruiser" ou pour se mêler à la foule. Le cocooning, l'Internet et la télévision, voilà qui est bien, mais chacun éprouve le besoin, à un moment, de côtoyer des gens. Sinon, comment expliquer que des artistes, aussi peu connus que le compositeur René Dupéré et Cubanismo, aient attiré de telles mégafoules?»

D'abord un outil de promotion

Vu l'état du jazz à Montréal, pour quoi avoir pensé, il y a 19 ans, consacrer tout un festival à ce genre musical jugé difficile d'abord? «L'Équipe Spectra [que dirige Alain Simard] produisait pendant toute l'année des spectacles de jazz et nous avions besoin d'un truc de promotion pour attirer plus de gens dans les salles pendant l'année. De plus, je rêvais de bâtir un village, une

place publique au sens presque mystique du terme, où, pendant dix jours, les gens se parleraient et danseraient ensemble. Ça fait un peu "preacher", tout ça, hein?»

Il suffisait d'y croire... «À ma première demande de subventions pour le Festival international de jazz de Montréal, j'avais mentionné que l'intention était d'attirer un jour des millions de touristes américains! J'avais tellement fait rire de moi!», se souvient M. Simard.

Selon les derniers chiffres disponibles, le Festival de jazz, le Festival Juste pour rire/Just for Laugh, les FrancoFolies et le Festival des films du monde avaient attiré trois millions de participants en 1995.

«D'un point de vue économique, le FIJM est particulièrement intéressant parce qu'il attire des touristes venus exclusivement pour y assister et qui n'auraient pas choisi Montréal autrement, insiste François Colbert, titulaire de la chaire de gestion des arts des Hautes Études commerciales.

Grand adversaire du modèle des retombées économiques, selon lequel «on additionne toujours la même piastre, qui pourrait aussi bien être dépensée dans les

restaurants que dans un festival», François Colbert privilégie l'analyse de l'impact net d'un événement. «La question est simple: un événement attire-t-il plus de touristes et d'argent ici qu'il n'en verse aux artistes étrangers?»

Le FIJM l'emporte haut la main à ce chapitre. «Par contre, selon la même logique, les Expos sont extrêmement dommageables pour l'économie du Québec et de Montréal. Quand on pense que les politiciens et les gens d'affaires mordent aux arguments de Claude Brochu et ne saisissent même pas ces concepts enseignés en économie 101», se désole M. Colbert.

Chose certaine, les festivals rapportent, et ils rapportent gros. Quelques exemples? Pendant les FrancoFolies et le Festival international de jazz de l'an dernier, Archambault Musique, le seul disquaire autorisé sur les sites, y a vendu 14 000 disques. Selon une étude commandée par l'Office du tourisme et des Congrès de la Communauté urbaine de Québec, environ 114 millions de dollars auraient été dépensés par des visiteurs dont la motivation était la participation à l'un ou l'autre de ces événements: Transat Québec-Saint-Malo 1996, le Carnaval de Québec 1997, le Festival d'été de Québec de 1996 et les fêtes de la Nouvelle-France de 1997.

Impact sur les régions

Pareil dynamisme festivalier dans les grands centres n'est pas sans conséquences pour les régions... qui s'y mettent aussi ou y songent sérieusement. Depuis 21 ans, la région de Lanaudière profite grandement d'un festival de musique classique qui procurerait à ses hôtels 2000 nuitées.

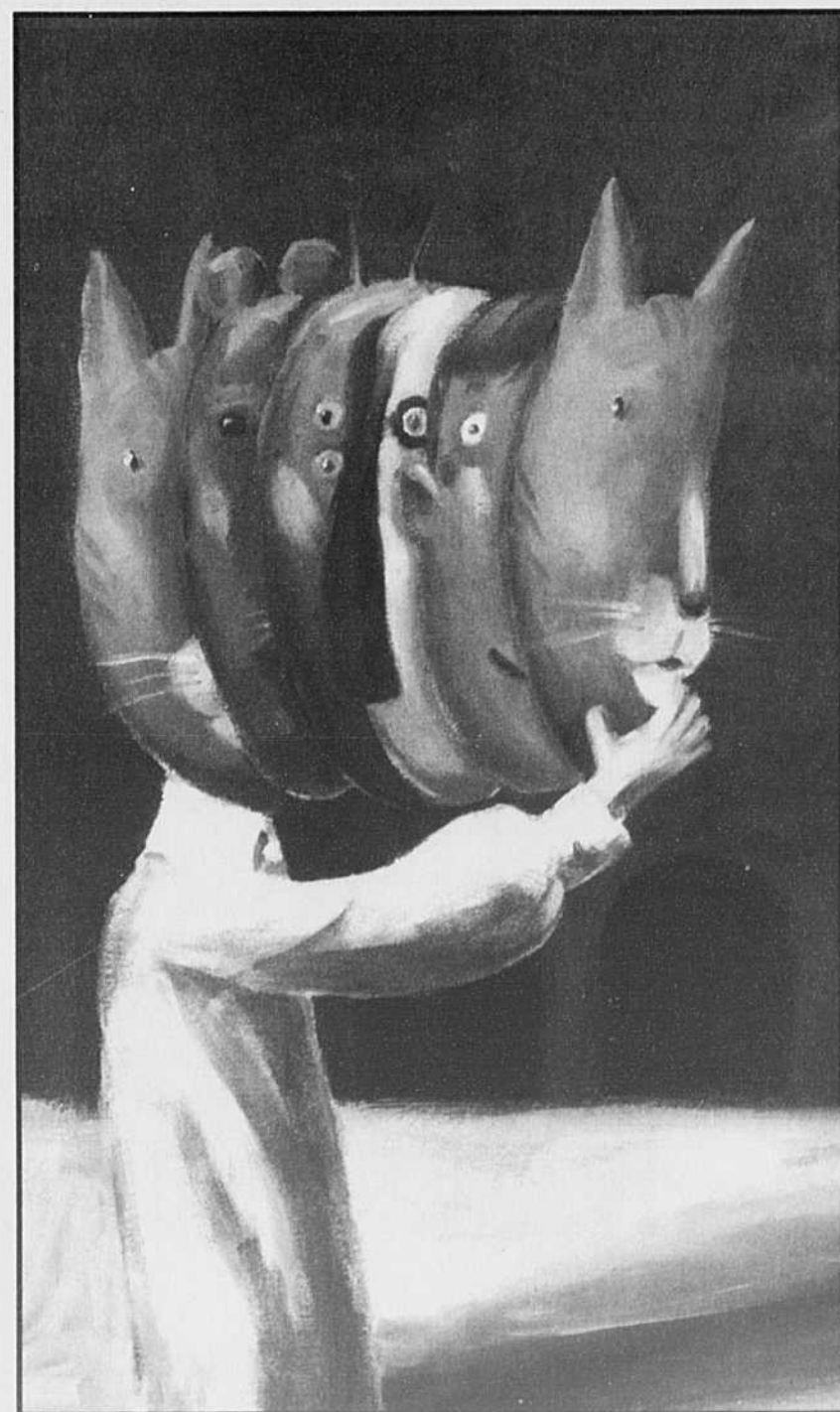
Pendant ce temps, Charlevoix attend ses visiteurs... «Depuis quelques années, notre saison touristique commence beaucoup plus tard, vers la deuxième semaine de juillet. Normal: 50 % de nos visiteurs viennent de Montréal et 30 % de Québec!», rapporte Eric Fournier, directeur général de l'Association touristique régionale de Charlevoix.

«Il faut se rendre à l'évidence: nous ne sommes pas en mesure de concurrencer les festivals géants de Montréal et de Québec. Par contre, nous élaborons actuellement une stratégie de support technique et financier aux gestionnaires désireux de lancer des festivals dans notre région», continue-t-il. «Il s'agit de s'inspirer du cas de Bate-Saint-Paul, qui a pris sa dynamique bien particulière, celle de la peinture, pour en faire un festival. Septembre et octobre sont de bons mois. Il faut maintenant trouver des événements pour attirer les gens au printemps.»

Eh oui! La carte des festivals du Québec, déjà porteuse de quantité de manifestations musicales et de festivals de la patate, pourrait-elle s'alourdir encore? «Pourquoi pas un festival de l'Halloween ou un festival du cirque pour mettre en valeur notre force toute montréalaise», suggère Michel Archambault, de l'UQAM.

«Les FrancoFolies et le Festival international de jazz sont encore en pleine croissance», renchérit Alain Simard, dont l'entreprise cherche à mettre sur pied un festival d'hiver.

De quoi achever le festivalier, le voir implorer grâce, l'entendre rêver tout haut de villes moroses et grises où dormir sans se sentir coupable de rater l'événement de l'année...



La Maison Théâtre

Centre de diffusion
et d'animation théâtrale
pour l'enfance et la jeunesse

Abonnez-vous
dès maintenant!

Profitez de réductions avantageuses.
Il suffit de choisir 3 spectacles
pour vous abonner.

Pour obtenir gratuitement
notre brochure de saison :

la Maison
Théâtre

245, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 3Y6

Faites l'expérience du théâtre jeune public
en famille ou entre amis



vous offre 12 créations théâtrales,
des expositions et des activités

Voyez des histoires d'ogre et de chair fraîche,
de masques et de mensonges, d'amour et d'éléphant,
de village et de clefs, d'anniversaire et de jardinier,
d'espoir et de trains, de poupée et de sorcières, et de magicien...

Saison 1998-1999

La Ballade du plombier (4 à 8 ans) • du 2 au 18 octobre 1998
L'Ogrelet (6 à 10 ans) • du 21 octobre au 8 novembre 1998
Mentire (8 à 12 ans) • du 11 au 22 novembre 1998
Un éléphant dans le cœur (6 à 10 ans) • du 2 au 20 décembre 1998
Il était deux fois (6 à 11 ans) • du 25 au 29 novembre 1998
Le Petit Bon à rien (4 à 8 ans) • du 10 au 28 février 1999
Le Jardin des songes (5 à 9 ans) • du 3 au 21 mars 1999
Les Vieux Amis (6 à 12 ans) • du 1^{er} au 11 avril 1999
Les Trains (14 à 17 ans) • du 20 au 23 avril 1999
La Poupée dans la poche (3 à 6 ans) • du 12 au 30 mai 1999
Pataque (3 à 5 ans) • du 30 avril au 4 mai 1999
Les Papas (7 à 12 ans) • du 5 au 9 mai 1999

(514) 288-7211



Une brochure à l'intention des écoles est également disponible.

LES ARTS

Problème de son

Deux tables de travail ayant vu de meilleurs jours, quelques étagères surpeuplées, une fenêtre sur cour, un placard de dimension résidentielle où s'alignent quelques milliers de disques dans des rayons qu'il faut être farfadet pour longer. Bienvenue à la Phonothèque québécoise, dite aussi Musée du son, dont on se demande dans quel taudis elle logerait si son amie et complice, la Cinémathèque québécoise, ne lui consentait feu et lieu à prix léger dans les espaces de service de ses nouveaux locaux du boulevard de Maisonneuve à Montréal.

Parions que vous n'en connaissiez pas l'existence. Mais vous êtes déjà disposé à admettre qu'une phonothèque nationale est une idée évidente, nécessaire, essentielle, comme me l'a enseigné sur les lieux son président, Réal La Rochelle, que j'allais rencontrer plutôt pour son expertise de la discographie de la Callas (je vous en entretiens la semaine prochaine).

Le premier phonogramme, comme ces gens-là appellent les disques, est apparu en 1889, le XX^e siècle a été celui de la diffusion et de la conservation du son pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le patrimoine sonore universel ou québécois mérite d'être étudié et mis en valeur tout autant que les créations visuelles ou littéraires. Et pourtant, avant la création de la Phonothèque en 1989, non pas en société publique mais en organisme sans but lucratif inventé par des bénévoles qui le sont restés, aucun établissement québécois n'en avait la mission. Il y a bien la Bibliothèque nationale du Québec, qui a rassemblé au cours des ans plus de 40 000 enregistrements, mais son mandat est limité aux documents sonores québécois. Et elle n'a surtout pas les moyens d'entreprendre des recherches, d'organiser des événements, de réaliser des compilations. Tout au plus peut-elle consacrer quelque temps et énergie à combler les carences de sa collection, qui sont nombreuses puisque

l'obligation de dépôt légal des œuvres produites au Québec n'a été promulguée ici, pour les enregistrements, qu'en 1992. (Elle a été instituée en France en 1938.)

Ainsi, vous auriez en votre possession une précieuse collection de 40 000 disques 78 tours parmi les plus anciens — l'exemple n'est pas fictif, il paraît qu'il existe à Montréal un monsieur conservant un tel trésor — que vous ne pourriez les donner à la BNQ, à moins de démembler l'ensemble pour en extraire le québécois. Destination naturelle, la Phonothèque devrait peut-être refuser aussi le don, ou l'accepter dans des conditions impossibles. Elle n'a qu'un ou deux employés à temps partiel, selon les saisons. Elle ne dispose d'aucun espace de rangement et de conservation digne de ce nom. Elle ne peut inventorier, évaluer, classer, consigner et rendre accessibles aux amateurs, d'une façon ou d'une autre, les collections privées dont elle n'a même pas les outils pour traquer l'existence.

ce et inviter les propriétaires, ou leurs héritiers, à la générosité. Au mieux, certaines collections prennent le chemin des phonothèques universitaires spécialisées, donc sélectives, ou de la Bibliothèque nationale du Canada. Au pire, qui est presque toujours sûr, elles aboutissent dans les marchés aux puces, ces institutions bien distinctes que le Québec privilégie comme lieu de fréquentation de son passé.

La Phonothèque devrait abriter aussi une collection d'appareils à son, du gramophone à la chaîne dernier cri, des anciens postes où crépitaient les nouvelles de la guerre aux baladeurs qui massacrent aujourd'hui les tympans adolescents. Vous en trouverez plus chez le premier antiquaire venu que dans ses bureaux: où voulez-vous qu'elle les entasse? La Phonothèque devrait nous proposer des rééditions de notre patrimoine sonore. Elle n'a pu le faire que deux fois, grâce à la collaboration de la maison de disques Analakta, qui a produit en

1993 l'intégrale de La Bolduc (86 titres et un livret) puis en 1996 l'ensemble *Filmusique Filmopéra* de Maurice Blackburn, avec la coopération de l'Office national du film. La Phonothèque devrait accueillir les chercheurs et leurs recherches, elle le fait du mieux qu'elle peut mais n'a pu éditer elle-même que de rares documents, une histoire de la maison RCA Victor à Montréal, une étude du bâtiment Berliner qui l'abritait et un répertoire des collections personnelles d'archives sonores du Québec.

Et encore est-ce miracle. Car la Phonothèque québécoise vit uniquement des cotisations de sa centaine de membres et d'une subvention annuelle de 25 000 \$ accordée par notre ministère de la Culture qui est aussi celui des Communications. Sans l'ombre d'une amélioration sérieuse en vue.

Comme des gens qui ont déjà subi une décennie de ce régime sont immunisés contre le désespoir, ils ont dessiné la solution parfaite à court terme, branchée par le pôle négatif au déficit zéro et par le pôle positif à l'infirmité. Le Musée du son, ont-ils proposé, pourrait être d'abord virtuel. Outre qu'il servirait de guichet unique pour se promener dans les autres collections sonores, il nous offrirait un accès direct au son: extraits d'émissions radiophoniques (la Société Radio-Canada vient de donner à la Phonothèque un important fonds d'archives), d'œuvres contemporaines de ses membres, de ses recherches historiques, de ses rééditions, de capsules sonores de produits rares. Il est difficile de trouver projet qui soit mieux accordé à la fine pointe du multimédia désormais de plus en plus sonore, et au meilleur des promesses de l'infirmité, ce trajet pavé de bonnes intentions en lieu et place de bons contenus. Mais il arrive que le Fonds québécois pour l'autoroute de l'information (FAI) a félicité pour la deuxième année la Phonothèque de son beau programme mais lui a encore refusé le chèque faute de crédits. Rappelons que le FAI disposait de 6,5 millions de dollars, soit exactement un dixième de la somme de 65 millions que le ministère de l'Éducation consacra cette année et pendant quatre années encore à

bourrer les écoles d'une tuyauterie informatique où ne circule et ne circulera, dans l'avenir prévisible, qu'un mince filet de produits éducatifs et vraiment intelligents.

Reste la future Grande Bibliothèque du Québec qui, inspirée par la Bibliothèque nationale de France et la British Library, du moins le présumons-nous, devrait abriter tout naturellement la Phonothèque québécoise et lui donner enfin l'espace réel et virtuel où se déployer. Mais elle n'ouvrira ses portes qu'au-delà du millénaire, si tout va bien, et pendant ce temps, les marchés aux puces ne cesseront pas de digérer d'autant mieux le patrimoine sonore qu'il est encore disponible à prix d'abaque.

Pourtant, le son, c'est le Québec. Un peuple dispersé sur un immense territoire, longtemps rassemblé autour de la programmation unique de la radio de Radio-Canada, des familles à pianos et accordéons, des intellectuels propageant la grande musique à défaut des livres interdits par la censure, la chanson populaire qui fut l'accompagnement de toutes les «petites vies» avant que la télé les tourne en dérision. Cette histoire a été l'ancêtre de nos grands-messes du jazz et de Céline, et de nos superbes entêtements de musique contemporaine, comme de la prolifération de nos radios, dont les communautaires sont parmi les plus audacieuses sans toutefois avoir appris à conserver leurs archives.

Nous ne sommes pas plus mal lotis que beaucoup d'autres, dit Réal La Rochelle. «Depuis la Renaissance et la fin de la civilisation orale, nous avons vécu un impérialisme de l'œil et désormais de l'image.» Il le sait d'expérience, lui dont même les librairies françaises ne savent où caser son ouvrage discographique alors qu'elles réservent des rayons entiers au cinéma. Les universités, souligne-t-il, ont des chaires en cinématographie mais non en discographie, aussi prolifique et souvent exaltante que soit aujourd'hui l'industrie du disque eu égard à celle du film, notamment au Québec. Le siècle du son ferait-il tellement de bruit, en s'achevant, qu'il n'arrive pas à s'entendre?

ARTS VISUELS

Max Ernst, le sculpteur

Présentée jusqu'au 27 juillet à Beaubourg, l'exposition explore un aspect méconnu du peintre, si souvent associé aux surréalistes



Max Ernst et sa compagne «occupant» le *Capricorne*, que l'on peut voir à l'exposition présentée à Beaubourg.

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

On parcourt les petites salles de Beaubourg lentement, sans se presser, comme si l'on marchait dans une forêt de l'Arizona ou sous les pins parasols d'un village de la Méditerranée. C'est dire comment les sculptures de Max Ernst, exposées depuis peu au Centre Georges-Pompidou, ont la capacité d'évoquer les décors pour lesquels elles ont été faites.

Car le peintre surréaliste, lorsqu'il s'adonnait à la sculpture, ne sculptait pas pour n'importe où. Il transformait son décor, ajoutait un élément à sa maison, dessinait des frises sur la façade, ornait une porte, faisait parler son jardin, bref, intégrait l'art à tout ce qui l'entourait.

Bien sûr, le visiteur n'a d'autre choix que d'imaginer l'environnement pour lequel ont été conçues ces œuvres. Quelques photos accrochées au mur l'aideront un peu. Mais il devra surtout se retenir de ne pas toucher aux œuvres de pierre qu'il a devant lui, tellement celles-ci incitent à l'action.

«La sculpture se fait dans une embrassade à deux mains, comme l'amour. C'est l'art le plus simple, le plus primitif», disait d'ailleurs Max Ernst.

Des traces

L'exposition présentée jusqu'au 27 juillet à Beaubourg veut explorer un aspect méconnu du peintre si souvent associé à Eluard, Breton et aux autres surréalistes. Celui de la sculpture. Aucun musée n'avait encore montré la sculpture de Max Ernst par elle-même.

Exception faite des œuvres dadaïstes réalisées durant sa jeunesse et disparues pour la plupart, Ernst réalisa ses premières sculptures en 1934, à la suite d'un voyage chez Alberto Giacometti, à Maloja, dans les Alpes suisses. Par la suite, presque

tous les séjours un peu longs de l'artiste laisseront des traces sculptées: à Turren dans le Tyrol (chez Giacometti encore), à Éaubonne dans les Pyrénées (chez Eluard), à Saint-Martin-d'Ardèche, en Arizona et sur les bords de la Loire.

Lorsque, en 1935, il ramasse des pierres sur la grève de l'Orléana, un torrent près de Maloja, il commence à les polir, à y tracer des lignes et à les peindre. «J'ai aidé un peu la nature», dit-il alors simplement.

Le *Capricorne*, réalisé en 1948 dans les paysages fabuleux de Sedona, en Arizona, est la parfaite illustration du lien intime que Max Ernst veut tisser entre l'art et la nature. Le surréaliste, qualifié d'*ennemi étranger* en Allemagne, s'est établi aux États-Unis en 1941. Après avoir remporté un prix de peinture avec son tableau *La Tentation de saint Antoine*, il s'achète un terrain à Sedona, au cœur des grandes formations rocheuses.

Il s'y installe avec son amie, la jeune artiste américaine Dorothea Tanning, et y construit une maison de ses mains. Max Ernst ne réalise pas que *Le Capricorne*: le sculpte des briques sur les murs, met des frises aux fenêtres qui s'inspirent de motifs des Indiens hopis, navajos et apaches qu'il côtoie à cette époque. Dès son arrivée aux États-Unis, Ernst avait collectionné les sculptures autochtones. A New York, il fréquentait régulièrement le Museum of the American Indian que lui avait fait découvrir André Breton.

La «réussite»

L'exposition de Beaubourg ne présente pas que les œuvres américaines de l'artiste. Elle s'intéresse aussi bien aux premières sculptures de l'époque dadaïste dont nous est cependant parvenue que *Les Amoureux*, une œuvre en bois réalisée en 1923.

On y trouve aussi quelques huiles sur plâtre réalisées sur les murs de l'appartement qu'il a partagé avec

Paul Eluard en 1923. Jusqu'à une porte magnifiquement entièrement peinte et où courent des mains de couleur. Ces peintures ont été redécouvertes à la fin des années 60 sous une couche de papier peint puis détachées du mur et reportées sur toiles.

Vers la fin de sa vie, Ernst réalisera la fontaine d'Amboise, en Touraine, où il a vécu 14 ans à partir de 1955. Les personnages évoquent un calvaire avec un Christ au centre et deux larrons sur les côtés. En bas trône aussi une immense tortue.

A nouveau, Ernst peuple sa maison de sculptures posées à même le sol ou accrochées aux murs. Les œuvres de cette époque paraissent plus massives. Elles ne manquent pas d'ironie non plus, comme ce *Corps enseignant pour une école de tueurs*, de grands bonhommes qui tirent la langue, réalisée en 1967 et qui ressemble étrangement à une photographie, prise plusieurs années plus tôt, de Ernst avec Prévert, où un troisième larron tirait la langue.

Vers la fin de sa vie, ses formes s'arrondissent, elles deviennent plus souples, plus lisses. Comme si l'artiste rejetait soudain le superflu et semblait faire un grand pied de nez à tout ce qui l'entourait. Sans jamais rien perdre de son ironie. Quatre ans avant sa mort (en 1976), il déclarait: «Après avoir été en butte aux pires difficultés pendant cinquante ans, après avoir enrichi sans le vouloir les collectionneurs, sans regrets les marchands et sans m'en douter trois «cultures» nationales différentes, il m'est enfin permis de vivre mes dernières années à l'abri des raseurs et on m'alloue, sans que je le demande, quelques hochets dont je me moque éperdument. C'est ce qu'on appelle la réussite.»

MAX ERNST, SCULPTURES, MAISONS, PAYSAGES

Centre Georges-Pompidou
Jusqu'au 27 juillet

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU
DOMAINE Forget
Du 20 juin au 23 août

RÉSERVATIONS : (418) 452-3535 poste 872
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872

Les avant-goûts du festival

Samedi, 13 juin 17 \$

Karina Gauvin, soprano
Les Violons du Roy
Direction: Bernard Labadie

L'Ensemble de cuivres du Domaine Forget
Direction: Vincent Chichowicz

œuvres de Bach, Moussorgski, Mozart, Vivaldi
Soirée Les Arts du Maurier

Vendredi, 19 juin 17 \$

Philippe Magnan, hautbois

Claire Ouellet, piano

œuvres de Ravel, Raymond Guiot, Saint-Saëns

LES ARTS du Maurier

Le Festival International du Domaine Forget

Samedi, 20 juin 27 \$

Alain Marion, flûte

Michael Radulescu, orgue

Les Violons du Roy

Direction: Bernard Labadie

œuvres de Devienne, Haydn, Mozart

Soirée Hydro-Québec

Dimanche, 21 juin de 14 h à 17 h Gratuit

PORTES OUVERTES

Robert Girard, clavecin et orgue

Robert Sigmund, clavecin et orgue

Ensemble Arabesque

Marie-Andrée Paré, soprano

Claude Gagnon, guitare

Marc Gagnon, violon

Anne-Marie Cassidy, violoncelle

En collaboration avec Hydro-Québec

Brunches-Musique

Tous les dimanches de 11 h à 14 h

14 juin Saxsonata Répertoire varié

21 juin Arabesque Chansons de France et du Québec

Donnez.



Nous n'avons fait que la moitié du chemin.

(514) 871-1551
ou 1 800 567-8563



MAINTENANT
OUVERT!

Tout l'été venez piquer une jase avec l'auteur du populaire téléroman BOUSCOTTE

20 juin au 15 septembre 1998
LA MAISON DE VLB
25, rue Pelletier
Trois-Pistoles (Québec)

UNIBROU VIBRO CEEF

LES ARTS

CINÉMA

Variation sur le film noir

JUNK MAIL

De Pål Sletaune. Avec Robert Skjaerstad, Andrine Saether, Per Egil Aske. Scénario: Pål Sletaune, Jonny Halberg. Image: Kell Vassdal. Montage: Pål Gengenbach. Musique: Joachim Holbek. Norvège, 1997, 83 minutes. Au Centre-ville.

MARTIN BILODEAU

Pour une fois qu'un film norvégien sort sur nos écrans, il fallait que ça se fasse dans l'indifférence la plus totale, les médias n'ayant pas été prévenus, la semaine dernière, que *Junk Mail*, premier film de Pål Sletaune,

prenait l'affiche à l'Égyptien en version originale avec sous-titres anglais. Déporté depuis hier (c'était à prévoir) dans une des boîtes à sardines du cinéma Centre-ville, les chances de succès de ce petit polar semblent passablement réduites.

Primé un peu partout sur son passage, remarqué au cours de la Semaine de la critique au Festival de Cannes de l'an dernier, où il a obtenu le premier prix, *Junk Mail*, véritable bouquet de premières expériences (les acteurs, le scénariste et le réalisateur y font leurs premiers pas), se situe à la croisée du polar, du drame psychologique et de la comédie. Un alliage audacieux dont le résultat, in-

égal, ne masque cependant pas l'intelligence de ce film à la fois cynique et bon enfant, emblématique d'un cinéma scandinave «nouvelle manière» dont on nous affame en dehors des grands festivals.

Voyant que Line (Andrine Saether), une jeune blanchisseuse atteinte de surdité partielle, a oublié ses clés sur sa boîte aux lettres, Roy (Robert Skjaerstad, excellent), petit postier désabusé, s'en empare et pénètre dans l'appartement de la jeune femme, pour aussitôt découvrir que celle-ci cache dans sa lingerie un important magot et accumule sur son répondeur les messages répétés d'un truand peu avenant. Du vol de sa sacoche par des voyous qui l'envoieront à l'hôpital pour quelques jours jusqu'à la tentative de suicide de Line, qu'il sauvera *in extremis* alors qu'il se cachait dans son appartement, une succession de circonstances extraordinaires aspirent Roy dans un univers du crime et du mensonge. Un long tunnel, en fait, au bout duquel, le courrier distribué et l'argent caché, il trouvera peut-être l'amour.

Junk Mail constitue une variation contemporaine sur le schéma — commun au film noir et à ses héritiers plus récents (dont *L'Appartement*, de Gilles Mimouni) — du candide aspiré, à cause des beaux yeux d'une femme, dans un monde veule et fourmillant de dangers. En pénétrant dans l'appartement de Line, Roy ouvre en effet une boîte de Pandore, viole une intimité elle-même emblématique de toutes celles qui transitent dans sa sacoche avant d'être disséminées aux quatre coins d'Oslo.

Une ville grise et humide que le réalisateur illustre comme Kieslowski illustrait Cracovie, muni d'une palette de verts brumeux qui habillent ses décors glauques et suintants. Des tons, des climats qui jurent avec le cinéma scandinave qu'on a connu si lumineux à travers les œuvres de Widerberg et Troell, et que de jeunes cinéastes (dont Ole Bornedal et Erik Skjoldbjærg), plus sensibles au corpus finlandais façonné par les frères Kaurismäki, teintent aujourd'hui d'un réalisme sombre et désespéré, à mi-chemin entre la réalité et le cauchemar.

Bien que sa propension à appuyer par le détail des climats blafards, à grossir à l'extrême des personnages peu volubiles, frôle la complaisance (on pense à la sinistre galerie de collègues de Roy, sans intérêt pour l'intrigue), Pål Sletaune compose ici un climat riche et cohérent, rattaché à un récit qui, sous des dehors simples et somnambulesques, cache une réflexion intelligente sur la vie privée, l'amour, le fonctionariat et l'argent. Quelques ressorts supplémentaires n'auraient certes pas gâché la sauce, quoique tel qu'il se présente, ce petit polar se goûte avec une curiosité qui va croissant.



MELINDA SUE GORDON

Jim Carrey

Bonjour Big Brother!

THE TRUMAN SHOW

Réalisation: Peter Weir. Scénario: Andrew Niccol. Avec Jim Carrey, Laura Linney, Noah Emmerich, Natascha McElhone, Holland Taylor, Ed Harris. Image: Peter Bizio. Musique: Burkhard Dallwitz.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Paranoïaques s'abstenir! Ceux qui ont la maladroite sensation de se croire observés par tous, voire filmés à leur insu, qui sentent leur destin contrôlé par un mystérieux *deus ex machina* tireur de ficelles, devraient fuir la projection de *The Truman Show* sous peine de voir leurs pires hantises se concrétiser sous leurs yeux. Car *The Truman Show* est un film d'épouvante qui ressemble à ces délires psychotiques où le moi est traqué, épié, séquestré.

Nos sociétés où la culture de l'image prime sur le réel, où la télévision omniprésente se superpose à la vie et la dévore, pouvaient seules enfanter ce cauchemar virtuel afolant et réussi. Peter Weir, le talentueux cinéaste de *Green Card* et de *Dead Poets Society*, avec *The Truman Show*, vient de

remporter son pari de traduire à la fois une menace psychologique et une invasion (réelle) du social dans la sphère privée.

Il y a du Big Brother là-dessous, un œil qui voit sa victime et un pouce qui le broie, un télécran, comme dans le roman d'Orwell, ce 1984 qui faisait rimer l'enfer avec la perte de toute intimité, avec la tyrannie d'une autre volonté venue imposer sa loi sur la vôtre.

Il y a certainement aussi une influence lointaine du film de Michel Poulette, *Louis 19*, sur ce scénario. Les idées se chevauchent, puis s'éloignent. Notre Louis 19 national était consentant à ce que ses faits et gestes soient captés par la caméra du matin au soir. Dans *The Truman Show*, il s'agit du viol d'une intimité: de l'existence d'un homme de trente ans, filmé à son insu depuis sa naissance dans une île transformée en immense studio où tous participent à cette duperie sur un innocent. Les déboires de Truman sont suivis avec délectation par le reste de la planète, alors qu'un metteur en scène diabolique (Ed Harris, vraiment inquiétant) modifie le cours de la vie de son personnage, fait mourir son père devant ses yeux lors d'une tempête en mer bi-

don, lui insuffle des phobies, lui trouve une épouse (Laura Linney), alors que son cœur brûle pour une inconnue disparue aux îles Fidji.

Dans le rôle-titre, Jim Carrey, soudain pénétrant un registre qu'on ne lui a jamais connu, délaisse la grimace, la caricature, pour se révéler un comédien somme toute capable d'un jeu nuancé. Une certaine exagération dans les décors, la mise en scène et le contours des personnages prête par ailleurs à une distorsion de jeu qui convient bien à Carrey.

Entendons-nous: *The Truman Show* demeure un film hollywoodien qui a nettoyé son propos pour le rendre accessible à tous. Filmer quelqu'un 24 heures sur 24 implique l'intrusion dans une intimité sexuelle et physique dont il ne saurait être question aussi. La décence est de mise, les héros habillés. Un cinéaste indépendant eût poussé l'affaire en des zones plus chargées et plus troubles.

Mais Peter Weir a réussi avec une trame hautement angoissante à rendre le climat suffoquant de cette victime médiatique qui, au tournant de la trentaine, comprend qu'elle est filée, pistée, mais ignore d'où le coup provient et tatonne dans le noir. Ce sont toutes les vieilles terreurs occultes que ce film réveille. *The Truman Show* garde son suspense, n'en rajoute pas trop, prend son sujet avec finesse sans dévoiler le pot aux roses au départ, mais en faisant patienter le spectateur pour l'entraîner dans un univers factice et trouble, où les maisons et les jardins semblent artificiels, où les épouses et les passants sourient trop souvent, où l'on comprend par petites touches que quelque chose d'anormal se passe.

Ce sont les décors, les costumes qui parlent. On se croirait parfois dans l'univers préfabriqué d'*Edward Scissorhands* de Burton. La direction d'acteurs répond au kitsch des maisons, des jardins, des vêtements. Tout le monde, et avant tout Laura Linney en blonde épouse préfabriquée, a l'air de sortir d'une pub vantant les délices de la société américaine. L'angoisse naît du contraste entre l'artifice des décors et le sort horrible réservé au dindon de la farce qu'est le pauvre Truman.

Ed Harris offre la plus grande performance d'acteur de la distribution, en éminence grise tour à tour sadique et paternaliste qui s'offre le pouvoir absolu sur le destin d'un homme. L'intensité de son regard fiévreux donne la mesure de la mégalomanie du personnage. Malgré un dénouement prévisible, qui clôt l'histoire en queue de poisson et laisse Ed Harris (tout comme Jim Carrey) orphelin de la crise qu'il aurait dû nous servir, *The Truman Show* constitue une très bonne comédie de fin de siècle collée aux tares de nos sociétés. Elle devient ainsi porteuse d'une résonance qui dépasse le genre et flirte avec la terreur pure.



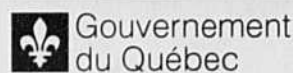
Robert Skjaerstad et Andrine Saether

SOURCE CFP

CINÉMA ST-LÉONARD
9480, rue Lacordaire 324-9227
Perdus dans l'Espace
L'Homme au Masque de Fer
Le Destin de Will Hunting
Mercure à la Hausse
Racoleuses et autres...
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

En tout temps 2,18\$ Taxes en sus

offre d'emploi



Gouvernement
du Québec

Ministère de la culture et des communications Emplois occasionnels de professeur(e)s Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec

Le présent avis vise à constituer une banque de candidatures pour des emplois occasionnels de professeur(e)s dans les conservatoires de musique et d'art dramatique du Québec pour l'année scolaire 1998-1999.

Les candidat(e)s doivent mentionner la ou les matières à enseigner ainsi que le conservatoire concerné (Conservatoire de musique: Chicoutimi, Trois-Rivières, Hull et Val-d'Or - Conservatoire d'art dramatique: Québec).

Les emplois disponibles à compter de la session d'automne 1998 sont les suivants:

MUSIQUE SPÉCIALITÉ	PÉRIODES/SEMAINE	CONSERVATOIRE
Trombone	2	Chicoutimi
Violon	1,5	Chicoutimi
Basson	1	Trois-Rivières
Hautbois	1	Trois-Rivières
Trompette	4	Hull
Clarinette et saxophone	5	Val-d'Or
Piano-accompagnement	3	Val-d'Or

Exigences

Détenir une attestation d'études d'au moins dix-huit (18) ans de scolarité dans la spécialité concernée et reconnue par l'autorité compétente, ou par voie d'équivalence et répondre à deux (2) des six (6) exigences suivantes:

- 1) Avoir obtenu un premier prix ou diplôme d'un conservatoire d'État ou d'une École supérieure de musique de renommée internationale;
- 2) Posséder une appréciation d'un grand maître jugée pertinente;
- 3) Avoir obtenu un premier prix ou diplôme du Conservatoire de musique et d'art dramatique de la province de Québec;
- 4) Avoir obtenu un prix ou être lauréat d'un concours de renommée internationale;
- 5) Avoir obtenu un premier ou un second prix d'un concours national mis à profit;
- 6) Faire une carrière artistique objectivement prouvée par le dossier du candidat et indiscutablement reconnue dans la spécialité qu'il ou qu'elle doit enseigner.

ART DRAMATIQUE SPÉCIALITÉ	PÉRIODES/SEMAINE	CONSERVATOIRE
Tragédie grecque	3	Québec

Exigences

Détenir une attestation d'études d'au moins dix-huit (18) ans de scolarité dans la spécialité concernée et reconnue par l'autorité compétente, ou par voie d'équivalence et répondre à deux (2) des cinq (5) exigences suivantes:

- 1) Avoir obtenu un premier prix ou diplôme d'un conservatoire d'État ou d'une École supérieure d'art dramatique de renommée internationale;
- 2) Posséder une appréciation d'un grand maître jugée pertinente;
- 3) Avoir obtenu un premier prix ou diplôme du Conservatoire de musique et d'art dramatique de la province de Québec;
- 4) Avoir accompli du travail professionnel dans une compagnie théâtrale de renommée reconnue avec appréciation du directeur de la compagnie jugée pertinente;
- 5) Faire une carrière artistique objectivement prouvée par le dossier du candidat et indiscutablement reconnue dans la spécialité qu'il ou qu'elle doit enseigner.

TRAITEMENT - Selon la convention collective en vigueur.

Inscription - Soumettre un curriculum vitae complet, photocopie des diplômes et relevés de notes, l'attention de scolarité officielle émise par le ministère de l'Éducation ainsi que tout autre document pertinent à l'appui de votre candidature avant le 17 juillet 1998 à l'adresse suivante:

Ministère de la Culture et des Communications
Direction du personnel et de l'organisation du travail
À l'attention de
Mme Hélène Giard
225, Grande Allée Est (bloc C, 1er étage)
Québec (Québec) G1R 5G5
Téléphone: (418) 643-6557 - Télécopieur: (418) 646-6440

«Film délicat, rempli de nuances... d'une grande luminosité»
LE DEVOIR

FEMMES
Un film de Moshe Mizrahi
Israël 1996
v.o. en hébreu s. t. français

«Bien joué et émouvant»
VOIR

Du même réalisateur que LA VIE DEVANT SOI
d'après Roman Gary
Oscar du meilleur film étranger 1977

K.FILMS AMÉRIQUE

TOUS LES JOURS:
12:50 - 3:05 - 5:15 - 7:30 - 9:40

«Pascale Montpetit... touchante, d'un naturel sidérant...»
• Francine Laurendeau - RADIO-CANADA

Coeur au poing
Un film de CHARLES BINAMÉ avec PASCALE MONTPETIT
ANNE-MARIE CADIEUX - GUY NADON - GUYLAINE TREMBLAY

13 A L'AFFICHE! CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE

15^e SEMAINE!

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE

Samedi 20 juin à 20 h

Trio Cousineau

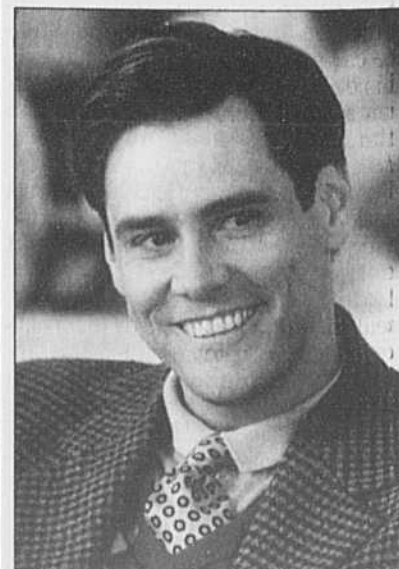
ANIMATEUR
Deano Clavet

À GAGNER
JOURNÉE BIEN-ÊTRE ET BEAUTÉ
Massage et soins corporels
(514) 845-8455
Tirage le 20 juin

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)
RÉSERVATION: (514) 229-2586

journal-montreal 1364, chemin Ste-Marquette (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)



MELINDA SUE GORDON

Jim Carrey

LES ARTS

CINÉMA



Chris Eigeman, Kate Beckinsale, Mackenzie Astin, Matt Ross et Chloë Sevigny

BARRY WETCHER

Chronique d'une décennie annoncée

THE LAST DAYS OF DISCO

Écrit et réalisé par Whit Stillman. Avec Chloë Sevigny, Kate Beckinsale, Chris Eigeman, Mackenzie Astin, Matt Keeslar. Image: John Thomas. Montage: Andrew Hafitz, Jay Pires. Musique: Mark Suozzo. États-Unis, 1998, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

Dernier volet de la trilogie de l'Américain Whit Stillman sur la jeunesse bourgeoise des années 80, commencée avec *Metropolitan* (1990) et *Barcelona* (1994), *The Last Days of Disco*, dont l'action se situe, au début de la décennie Reagan, dans le microcosme du Manhattan nocturne des discothèques branchées, est un film-synthèse, imparfait mais jouissif, sur le crépuscule d'une époque insouciant et l'aube d'une période de crise. Visiblement inspiré par ce projet, son plus ambitieux à ce jour, tant d'un point de vue narratif que formel, le cinéaste des portraits de groupe fait le bilan des effets de cette période charnière chez ceux pour qui elle coïncide avec l'apprentissage de la vie adulte. Avec pour résultat une comédie moraliste intelligente, raffinée et rebondissante, inscrite dans la continuité de l'œuvre jusque-là sans faute majeure du plus roménien des cinéastes américains.

Solidement armé à ce repère historique flou que sont «les derniers jours du disco», Stillman observe les chassés-croisés d'un groupuscule de jeunes professionnels en mal d'affirmation sociale et amoureuse, qui se retrouvent les week-ends dans une grande discothèque gérée par Des, joué par Chris Eigeman, acteur fétiche de Stillman, associé aux rôles d'insupportables égoïstes au verbe acide. Autour de lui, on rencontre Alice (admirable Chloë Sevigny), humanoïde typiquement new-yorkaise abritant dans le même corps vertu et vice en éternel conflit, et Charlotte (Kate Beckinsale), séduisante écrivaine aux aspirations sociales insaisissables, qui fait peser sur sa copine le souvenir douloureux des récentes années de collège. À leurs côtés, on retrouve Jimmy (Mackenzie Astin, excellent), un publicitaire désabusé, Tom (Robert Sean Leonard), avocat environnementaliste, et Josh (Matt Keeslar), assistant du district attorney en repérage dans le but de piéger le patron de la boîte, soupçonné d'évasion fiscale.

Cette intrigue parallèle prendra de l'ampleur à mesure qu'avance le film, sans toutefois convaincre de sa pertinence à l'intérieur d'une dense étude de caractères, tissages de liens et relais de MTS vis-à-vis desquels elle paraît accessoire à l'enjeu principal du film, axé comme dans *Metropolitan* et *Barcelona* sur les territoires sociaux. Des territoires symbolisés ici par la discothèque fréquentée par une faune triée sur le volet à l'entrée, dérivatif contemporain des cours royales, sur laquelle Stillman pose le regard bienveillant d'un marionnettiste qui balance ses candides dans une fosse aux lions. Des candides dont l'éducation spirituelle et sociale repose sur *Le Magicien d'Oz*, *La Belle et le Clochard* et *Bambi*, comme en font foi plusieurs scènes magnifiquement tapissées de dialogues suaves et acides à deux, quatre ou six personnages, qui constituent la colonne vertébrale de ce film au foyer autrement rendu fuyant par tous ces personnages fascinants qui

vent et qui viennent à l'avant-plan.

Stillman a privilégié une reconstitution minutieuse mais minimale, en rupture avec les évocations tapageuses (voir *Boogie Nights*), où l'essentiel réside dans la construction psychologique des personnages, sobriement secondés par les coiffures et le fard à paupières bleu ciel. À cet égard, *The Last Days of Disco* est une véritable «décaricaturisation» des années disco, voire une idéalisation dont seuls sont capables ceux et celles qui les ont vécues pleinement, comme le démontre son rejet en bloc par la génération qui l'a précédée, qui s'acharne depuis à la ridiculiser et que le cinéaste ridiculise à son tour au cours d'une plaidoirie finale.

Hommage appuyé par un corpus musical exclusivement composé de la crème du genre, *The Last Days of Disco* n'a toutefois rien du manifeste revanchard. On y lit simplement, à travers la musique et la mode qu'elle a générée, les symptômes de la désillu-

sion qui suivra, superbement synthétisés par un scénario riche en observations psychologiques. Le film de Stillman se veut ainsi la douce chronique d'une décennie annoncée notamment par Jimmy, dont le métier de publicitaire présage de la dictature commerciale qui suivra, et les gais musclés, gantés de cuir et s'étreignant au beau milieu d'une faune hétérosexuelle qui ignore leur présence, annoncent la débâcle psychosexuelle des années sida.

En trois films espacés sur huit ans, Whit Stillman a imposé une écriture limpide, un style raffiné, une intelligence de l'esprit et un instinct pour imposer de nouveaux visages, qui en font l'un des plus indispensables auteurs de sa génération. Espérons que ce film lumineux sur l'entrée du tunnel (cf. la dernière image du film), inscrit dans une œuvre cohérente qui pourtant annonce la fin d'un volet, marquera pour lui le passage heureux de la confidentialité à la notoriété.

VITRINE DE LA VIDÉO

Entre réalisme et légende

MARTIN BILODEAU

THE HANGING GARDEN (LE JARDIN SUSPENDU)

★ ★ ★

Premier film du Canadien d'adoption Thom Fitzgerald, *The Hanging Garden* est avant tout un astucieux mélange d'atmosphères et de styles, de sens et de références, qui composent un climat poétique proche du conte psychanalytique. Portrait d'une famille dysfonctionnelle vue à travers le regard d'un homosexuel (Chris Leavins) revenu auprès des siens dix ans après s'être pendu par le cou à l'arbre du jardin, ce psychodrame poético-fantaisiste entremêle les thèmes conflictuels de la religion, de la famille et de l'individu, abordés avec humour et lucidité par un scénario rempli de zones d'ombre.

Les images aux couleurs saturées signées Daniel Jobin (*Lilies*) contribuent pour beaucoup au climat surréaliste du film, autrement nourri par les mouvements d'appareil gracieux, qui semblent léviter au-dessus d'un sol dénivelé, accidenté, et dont les reliefs évoquent des nombreux niveaux de récit.

De ce film d'atmosphères ressortent quelques visages humains troublants, dont celui de Seana McKenna, une comédienne de théâtre qui fait ici ses premiers pas sur grand écran et se révèle très forte dans le rôle difficile de mère à la fois victime complaisante et bourreau qui s'ignore. Un rôle pour lequel elle a reçu un prix Génie, tout comme son vis-à-vis Peter MacNeill, qui campe admirablement son mari alcoolique. Entre ces deux pôles dramatiques, Chris Leavins et Kerry Fox (*Shallow Grave*), dans le rôle de la sœur, jouent avec conviction sur des registres moins spectaculaires.



LES PALMES DE MONSIEUR SCHUTZ

★ ★ ★

Cette adaptation pour l'écran de la célèbre pièce de Jean-Noël Fenwick racontant la rencontre de Pierre Curie (Charles Berling) et Marie Sklodowska (Isabelle Huppert) — qui deviendra Curie presque par enchantement — puis de leur découverte ultérieure de la radioactivité et du radium, constitue, tant sur le plan scénaristique que du traitement, une habile faufile entre l'histoire et la légende, où l'un et l'autre se complètent et se répondent.

Réalisée par un Claude Pinoteau en grande forme, par ailleurs adaptée pour l'écran par lui-même et l'auteur, cette comédie attachante et intelligente (au rythme parfois incertain) ne cache pas ses origines théâtrales mais s'en sert plutôt pour conférer au film un climat poétique joliment rustique, auquel contribuent des décors naïfs et des personnages secondaires colorés, dominés par un Philippe Noiret roublard à souhait en directeur de l'École de physique et de chimie de Paris, qui pousse ses poulains dont il défend les découvertes devant l'Académie. Huppert et Berling, méconnaissables dans ces contre-emplois sculptés à la hache, témoignent d'un merveilleux instinct comique.

MIDNIGHT IN THE GARDEN OF GOOD AND EVIL

★ ★

Cette adaptation du best-seller de John Berendt par Clint Eastwood manque de la folie, du panache et de l'élégance qui faisaient de l'expérience littéraire un régal pour l'es-

prit en introduisant le lecteur à la faune bigarrée de Savannah, ville singulière du Deep South, au lendemain du meurtre d'un jeune gigolo (Jude Law) par un millionnaire bien en vue (Kevin Spacey), au terme d'une réception à laquelle participait un journaliste new-yorkais (John Cusack), qui suivra l'enquête de près et à travers le regard duquel l'histoire nous sera racontée.

Eastwood concentre son attention sur les démêlés judiciaires qui ont suivi la fusillade, là où le livre se servait de celle-ci comme point d'appui à une peinture en large et en profondeur d'une ville d'une beauté exceptionnelle, peuplée de gens dont le vernis conservateur craque de toutes parts pour enfin découvrir un visage hypocrite, noir, spectaculaire et baroque.

Bien qu'il soit relevé par quelques figures, dont celle de la fabuleuse Lady Chablis, une transsexuelle locale qui joue ici son propre rôle (*Midnight* est affadi par le regard médusé du cinéaste, resté à l'écart de ces personnages qu'il filme comme des bêtes de foire et dont seuls les traits les plus saillants semblent retenir son attention).

LOS LOCOS

★ 1/2

Pour son premier film américain, Jean-Marc Vallée (*Liste Noire*) a réalisé un western où les références à Leone (*Il était une fois dans l'Ouest*), Zinnemann (*Le Train sifflera trois fois*) et Lucky Luke sont légion, mais demeurent sans écho.

Enduit de goudron et de plumes, Chance (Mario Van Peebles) est retrouvé à moitié mort aux abords d'un asile d'aliénés situé en plein cœur du désert.

Recueilli, puis soigné, il reçoit de la mère supérieure mourante l'ordre de conduire ses ouailles à une mission située à centaine de kilomètres. Le périple dans le désert sera jonché d'obstacles.

Avec son scénario extrêmement confus, ses personnages de fous dont ne sont exploitées que les aspects spectaculaires (dont un débile qui régurgite ses repas à petites doses), ses situations comiques et dramatiques mal exploitées et son montage qui rapécie l'utile au détriment de l'essentiel, *Los Locos* est un véritable foudroi.

ASKA FILM Présente
SPÉCIAL WONG KAR-WAI
Les Anges Déchus
Un film de Wong Kar-Wai
HAPPY TOGETHER et CHUNGKING EXPRESS Leon Lai • Michele Reis • Takeshi Kaneshiro
13 ANS
À L'AFFICHE! CINÉMA PARALLÈLE 3602 boul. St-Laurent 843-6001

I MUSICI de Montréal
CORDES sensibles
Yuli Turovsky directeur artistique
deux vedettes de la saison du 15^e ANNIVERSAIRE
SÉRIE CONCERTS-ÉVÉNEMENTS
OLIVER JONES joue Gershwin et Ellington
VLADIMIR SPIVAKOV, violoniste et chef des Virtuoses de Moscou
Plus... SÉRIE OGILVY
Concerts en matinée et à l'heure de pointe
INFORMATIONS: 982-6038
COMMANDITAIRE PRINCIPAL NORTEL NORTHERN TELECOM
BANQUE LAURENTIENNE
Le Groupe Mallette Mahou
ARTHUR ANDERSEN
OGILVY

Billets en vente maintenant!
au Spectrum, à la Place des Arts (842-2112) et aux comptoirs Admission
Commandes téléphoniques: 790-1245* (*+ taxes et frais de service)

Billets gratuits Avec chaque billet des FrancoFolies de 20\$ ou plus (avant taxes et services) acheté au guichet du Spectrum, recevez un BILLET GRATUIT parmi les spectacles FrancoFolies identifiés par ce symbole.

du 18 au 27 juin 1998

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL 10 ANS

20h00 LES ÉVÉNEMENTS
Hydro Québec
SALLE WILFRID-PELLETIER et THÉÂTRE MAISONNEUVE DE LA PLACE DES ARTS 175, Sainte-Catherine Ouest
Le 18 juin: Avec Johanne Blouin, Nicole Croisille et 17 musiciens sur scène
Le 19 juin: La fête à Michel Legrand
Le 20 juin: Claude Nougaro
Le 21 juin: Spectacle de clôture
Le 22 juin: Carte blanche à Luce Dufault
Le 23 juin: Avec Juliette Gréco, Dan Bigras, Tézé Montcalm, Renée Claude, Pierre Flynn, Isabelle Boulay, Nicole Croisille et Marie Philippe
Le 24 juin: Salut à Léo Ferré
Le 25 juin: Le triomphe des FrancoFolies 1991
Le 26 juin: Supplémentaire le vendredi 26 juin
Le 27 juin: Juliette Gréco
Le 28 juin: Julien Clerc
Le 29 juin: La nuit de la salsa
Le 30 juin: La nuit du hip-hop
Le 1^{er} juillet: La nuit du nouveau funk
Le 2 juillet: La fête à Zachary Richard
Le 3 juillet: Cheb Mami

21h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

22h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

23h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

24h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

25h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

26h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

27h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

28h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

29h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

30h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

31h00 LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

1^{er} juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

2^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

3^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

4^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

5^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

6^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

7^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

8^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

9^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

10^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

11^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

12^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

13^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

14^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

15^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

16^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

17^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

18^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

19^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

20^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

21^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

22^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

23^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

24^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

25^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

26^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

27^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

28^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

29^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

30^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

31^e juillet LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

1^{er} août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

2^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

3^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

4^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

5^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

6^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

7^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

8^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

9^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

10^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

11^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

12^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

13^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

14^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

15^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

16^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

17^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

18^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

19^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

20^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

21^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

22^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

23^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

24^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa
Le 19 juin: La nuit du hip-hop
Le 20 juin: La nuit du nouveau funk
Le 21 juin: La fête à Zachary Richard
Le 22 juin: Cheb Mami

25^e août LES NUITS
air transat
MÉTROPOLIS 59, Sainte-Catherine Est
Le 18 juin: La nuit de la salsa

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★★: remarquable
 ★★★: très bon
 ★★: correct sans plus
 ★: très faible
 : pur cauchemar

THE SPANISH PRISONER (LA PRISONNIÈRE ESPAGNOLE)

★ ★ ★ 1/2

David Mamet, maître dramaturge et scénariste, met en scène un polar d'une complexité extrême, fort intelligent, alambiqué, pas toujours vraisemblable, mais fascinant, s'emboîtant à la façon des poupées russes. Avec une distribution de grande qualité (Campbell Scott, Rebecca Pidgeon, Ben Gazzara, Steve Martin), l'intrigue machiavélique et ficelée comme un saucisson montrera comment un jeune inventeur naïf peut se faire duper par tous les faux amis masqués qu'il rencontre. Une mise en scène de haut vol pour un polar de qualité supérieure comme Mamet en a le secret. Cinéplex Odéon.

Odile Tremblay

LES ANGES DÉCHUS

★ ★ ★

Wong Kar-Wai, brillant et éclaté cinéaste de Hong-Kong qui a su imposer son style rythmé et déconstruit à travers *Chungking Express* et *Happy Together*, livre avec *Les Anges déchus* un nouveau morceau de style particulièrement réussi. Entremêlant ses intrigues en braquant son projecteur sur un jeune tueur à gages, sur fond d'humour, de polar, et dans un registre ultra-urbain, il impose une fois de plus son brillant langage cinématographique. Au Parallèle.

O. T.

GADJO DILO

★ ★ ★

Troisième et dernier volet d'un triptyque que Tony Gatlif a consacré aux Tsiganes d'aujourd'hui, *Gadjo Dilo* (qui veut dire «étranger fou») nous fait pénétrer dans ce monde par l'intermédiaire de Stéphane (Romain Duris), un jeune Parisien qui, lancé sur les routes de la Roumanie à la recherche d'une voix entendue sur une cassette, échoue dans un village tzigane et y fait la découverte d'un paysa-



SOURCE ASKA FILM

Une scène du film *Les Anges déchus*

ge imaginaire extraordinaire. Habitué à un cinéma du mouvement perpétuel, Tony Gatlif s'est arrêté cette fois au carrefour de deux cultures, pour y contempler et étudier les personnages, liés aux fils très fins d'un récit peu volontaire. Famously Players.

Martin Bilodeau

SONATINE

★ ★ ★

Takeshi Kitano, le cinéaste de *Feux d'artifice*, dans le même registre du polar noir, livre avec *Sonatine* une œuvre d'épure et de violence stylisée. Il incarne lui-même, avec sa dégaine de dur imperturbable, le gangster pris dans une guerre de gang. Le stoïcisme du thème, la brutalité de plusieurs scènes alternent avec une pudeur, une retenue, une stylisation à l'opposé des repères américains du genre. (Cinéma du Parc)

O. T.

THE HORSE WHISPERER

★ ★ ★

Pour la première fois de sa carrière, Robert Redford se donne le premier rôle dans une immense production où son «moi» cinéaste, parti d'un *best-seller* capable de susciter des attentes impatientes, étudie patiemment la rencontre des mondes urbain et rural à travers un face-à-face entre une éditrice new-yorkaise (Kristin Scott-Thomson) et un cow-boy du Montana (Redford), réunis par un cheval blessé. Sorte d'*Ordinary People* transplanté au pays de *A River Runs Through It*, *The Horse Whisperer* transcende sa confusion sentimentale et atteint l'universel grâce à la qualité des figures qui le traversent et la perspective déstabilisante des immenses prairies qui dénudent le drame de ses artifices mélodramatiques. Famously Players.

M. B.

WILDE

★ ★

Sur le thème explosif de la vie d'Oscar Wilde, écrivain victime de son homosexualité dans l'Angleterre victorienne, un film puissant était à faire. Brian Gilbert a privilégié l'approche anecdotique avec de belles images, les costumes raffinés de l'écrivain dandy, mais n'a pas fait exploser son sujet en l'entraînant en des sphères intérieures et symboliques plus poussées. Stephen Fry campe un Oscar Wilde qui ressemble à son modèle

O. T.

mais qui ne l'habite guère. (Cinéplex Odéon)

O. T.

NIAGARA, NIAGARA

★ 1/2

Petit film artisanal qui a fait la ronde de festivals avant d'atterrir au Cinéma du Parc, *Niagara, Niagara* suit sur les routes du midwest américain deux outsiders, lui (Henry Thomas), fils mal-aimé à l'aube de la vingtaine, elle (Robin Tunney), gosse de riches atteinte du syndrome de Tourette. Avec pour seule variante la maladie-obstacle de la jeune femme, cette énième production sur le thème de la jeunesse en déroute manque d'originalité, d'assurance, de cohésion et d'atmosphère. Bob Gosse aurait voulu réaliser un outil audiovisuel pour le lobby médical s'intéressant au syndrome de Tourette qu'il ne s'y serait pas mieux pris.

M. B.

HOPE FLOATS

★ 1/2

Cette bluette sentimentale raconte la douleur d'une femme (Sandra Bullock) de retour dans sa ville natale après avoir été plaquée par son mari devant l'auditoire d'un *reality show*. Une galerie de personnages parallèles (sa mère, sa fille et son futur) épaississent des situations que ce scénario truffé de bons sentiments ne résoudra jamais. Reste un bilan bien-pensant, illustré sans conviction par l'acteur-cinéaste Forest Whitaker (*Waiting to Exhale*), conçu pour un auditoire qu'on espère sentimental et complaisant. Gena Rowlands y gaspille son talent, mais Harry Connick Jr. y commet les ravages attendus. Cinéplex Odéon.

M. B.

A PERFECT MURDER

★

Adaptation contemporaine de *Dial M for Murder*, pièce de Frederick Knott qu'Alfred Hitchcock avait transposée à l'écran en 1954, ce déluge de lieux communs et d'images tape-à-l'œil qui a pour titre *A Perfect Murder* n'est qu'un ramassis d'idées tellement usées que son histoire d'épouse (Gwyneth Paltrow) menacée par un mari machiavélique (Michael Douglas), qui a engagé son amant pour la tuer, ressemble à une satire soumise à l'esthétique du clip, à l'odeur du cash et à la culture du hit. Cinéplex Odéon.

M. B.

Cinéplex Odéon: 849-FILM
 Famous Players: 866-0111
 Parallèle: 843-6001
 Cinéma du Parc: 287-PARC

RÉPERTOIRE

LA MAGIE MÉLIÈS

Un siècle après la réalisation de ses premiers films, George Méliès demeure un artiste original, inimitable, essentiel. *La Magie Méliès*, documentaire du Français Jacques Mény produit pour la chaîne Arte (à laquelle la Cinémathèque québécoise lève son chapeau tout au long du mois), est à la hauteur de son sujet, qu'il saisisse à bras-le-corps et transporte à travers le temps, substituant à l'académisme de la biographie chronologique les soubresauts de la digression et faisant de la vie de l'homme le décor de ses films.

Fils de bottier parisien, né à Paris en 1862, Méliès tourne le dos à l'entreprise familiale en achetant le théâtre de Robert Houdin (dit Houdini). Prestidigitateur fasciné par les possibilités du médium cinématographique dont il a observé la naissance à travers toute sa pano-

plie de gadgets, Méliès s'en empare, fait construire un studio à Montreuil et s'improvise metteur en scène, producteur, scénariste et exploitant. Le cinéma comme art du spectacle est né.

À travers les extraits d'une trentaine de ses fantaisies filmiques (il en a réalisé plus d'une centaine), des témoignages de spécialistes (dont le Québécois André Gaudreault) et de nombreux documents d'archives, *La Magie Méliès* dresse le portrait d'un homme fascinant, entrepreneur, artiste, illusionniste, pionnier d'un médium dont il a pressenti toutes les possibilités. Et qui, par la suite, a tout inventé. Si, de son vivant, il n'a pas eu droit à un rôle de premier plan, l'histoire, ainsi que ce superbe documentaire, donnent désormais l'heure juste. À voir demain à 15h, à la salle Fernand-Séguin de la Cinémathèque québécoise.

Martin Bilodeau

SILVY GRENIER et l'étrange vieille à roue : exploration de cet instrument issu d'une technologie moyenâgeuse dans un concert audacieusement intemporel. LEONARDO, INGÉNIEUR ET MUSICIEN, en direct de la Caserne Dalhousie à Québec. Anim. Jacques Languiand. Réal. Danielle Bilodeau. Ce soir à 23 h

Création mondiale du projet CHANTS CACHÉS, huit pièces d'improvisation libre avec trois extraordinaires musiciens : JOHN HEWARD, batterie,

MALCOLM GOLDSTEIN, violon, et RAINER WIENS, guitare électrique préparée. LE NAVIRE "NIGHT". Une émission d'Hélène Prévost. Dimanche à 21 h 30

NANCY HUSTON, MADELEINE GAGNON, LUBA JURGENSON et CHOCHANA BOUBOVSKA discutent autour du thème CRÉATION-PROCRÉATION. Trois rendez-vous passionnants animés par Monique Durand. Réal. Doris Dumais. Lundi 15, mardi 16 et mercredi 17 juin à 11 h

LA BANDE MAGNÉTIK avec L'ENSEMBLE CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL dirigé par VÉRONIQUE LACROIX. Oeuvres d'Ana Sokolovic, Matthew Herskowitz, Michel Frigon et Guy Gingras. Anim. Michel Keable. Réal. Richard Lavallée. Mardi à 20 h

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL Elizabeth Gagnon rencontre les artistes et nous indique les spectacles à voir dans un spécial FrancoFolies. CHANSONS EN LIBERTÉ, une émission d'Elizabeth Gagnon. Vendredis 19 et 26 juin à 18 h 30

VITRINE DU DISQUE

Rendez-vous à la plage des morts-vivants

HEAD SHRINKIN' FUN

The Bomboras
 Zombie A Go-Go Records
 (Universal)

A-HAUNTING

WE WILL GO-GO

The Ghastly Ones
 Zombie A Go-Go Records
 (Universal)

«Réduisez la tête de votre opposant avant qu'il ne réduise la vôtre! C'est le fantastique nouveau jeu des Bomboras, fabriqué par Zombco!»

Ainsi s'annonce *Head Shrinkin' Fun*, nouvel album du quintette californien Bomboras, l'un des deux fabuleux disques de garage-surf déposés ce matin par le courrier. Quel beau métier que le mien. Cet envoi est un authentique signe du destin. Le Tout-Puissant, le grand surfeur du firmament, me signifie que le temps de l'insignifiance, de la vacance de l'esprit, est revenu. Bref, que c'est l'été, que la plage et ma planche de surf m'attendent. Mais non, je n'ai pas de planche de surf. En vérité, je tiens à peine en équilibre sur le plancher des vagues, le soleil fait grimper mon hypertension et je tiens le sable pour une saleté qui s'infiltre partout. N'empêche que je me sens comme qui dirait happé. L'appel irrésistible du vide. Ouste le fond, exaltons la forme. Non sans raison: la musique surf est la forme la plus saine, génialement zen et fondamentalement défonlante du rock. Guitares déferlantes, basses pulsantes, batteries frénétiques, nappes d'orgues Velveeta, c'est une lame de fond qui vous lave l'intérieur de toute sombre pensée, qui vous noie tout résidu de morosité dans la blanche écume. Né au début des années soixante du mariage de la culture surf (ne rien faire, prendre des bains de soleil, traquer la vague ultime) et du rock de garage (on sait trois accords, mais on va faire un sacré bruit), le garage-surf a survécu à tous les courants chauds et froids de la grande mare pop-rock, exactement pour les raisons expliquées ci-dessus, à savoir, en gros, que la musique songée, les structures savantes, les mixages sophistiqués, les épais beurrages, Céline Dion et tralalère, c'est lassant à la fin, quoi.

Le retour à l'avant-plan du genre, gracieuseté de Quentin Tarantino et de son brillant choix de l'hymne surf *Misérable* du guitariste-dieu Dick Dale et ses Del-Tones pour thème de son *Pulp Fiction*, n'est en cela que la plus notable vague d'un flot à peu près ininterrompu (si non dans les années de retour à la terre des *seventies*, nettement trop sérieuses). Les B-52's à la fin des années 70, les Surf Punks au début des années 80, Laika & The Cosmonauts, Teisco Del Ray, les Aqua Velvets et nos propres Jaguars et Barocets dans les années 90 ont tous perpétué le genre, aussi éternellement actuel et vital que le rockabilly sauvage des années 50. De la compagnie de disques Zombie A Go-Go, basée en plein Sunset Strip à Los Angeles, nous parviennent donc les derniers disciples de cette musique qui glisse sur l'eau et les problèmes. Les Bom-

boras, qui tirent leur nom d'un titre mythique de 1963 par les Surfaris, pratiquent un garage-surf particulièrement graisseux, voire dégoulinant, dans la lignée des ronflantes bandes sonores de films de gars de bicyclettes des années 60, surtout celle de *Wild Angels* (1966) par David Allan & The Arrows, à base de saturation de guitare fuzz. De la chouette musique malpropre jouée à la va-vite par des pas-beaux au cool imparable. The Ghastly Ones, eux, dignes héritiers des Del-Aires et leur trame du film *The Horror Of Party Beach* (1964), se spécialisent en zombie-surf, curieuse

sous-catégorie de garage-surf alliant l'imagerie des films d'horreur de série Z au son immense et mystérieux des guitares branchées dans les fameuses unités de réverbération Fender. Une thématique un peu grand-guignolesque à laquelle j'adhère moins, la saveur kitsch durant

moins qu'une gomme Bazooka, mais qui parler de durer? Danser vingt titres d'affilée en goûtant au passage la voix d'outre-tombe à la Wolfman Jack sur *Doctor Diabolo Speaks...* et l'orgie d'effets sonores extraterrestres qui enrobe *Attack Of Robot Atomico*, voilà qui suffit amplement aux exigences minimales d'un soir d'été. Avertissement gratuit, tel que fourni en fin de disque par The Ghastly Ones: «Repeated listenings of this record have been known to produce the sensation of being watched... » Bouh!

Sylvain Cormier

ME, MY GITAR AND THE BLUES

Jimmy Dawkins
 Étiquette Ichiban

Bonté divine! C'est fou ce que le dernier album de Jimmy Dawkins est convaincant, séduisant, passionnant. C'est fou ce que cet album est une extraordinaire illustration du blues pensant. C'est fou comment cet album invite au revanche-y. Une fois écouté, on recommence à l'écouter et encore et encore.

Bon. Jimmy Dawkins, c'est un guitariste réputé pour son sale caractère. C'est un dur, un tatoué. C'est surtout un type entier. Passionné et écorché. Ça paraît? Non! Ça s'entend. Et pas à peu près. À côté, accompagné par un guitariste rythmique, un pianiste-organiste, un bassiste et un batteur, Dawkins défend ici les couleurs du blues le plus noir qui soit. Toujours, c'est incisif. Toujours, il y a urgence. C'est bon, bon, très bon.

Serge Truffaut

A TRIBUTE TO MILES DAVIS

World Saxophone Quartet
 Étiquette Justin Time

Le World Saxophone Quartet, c'est, dans l'ordre comme dans le désordre, David Murray, ténor et clarinette basse, Oliver Lake, alto et soprano, Hamiet Bluiett, baryton et opinion, et John Purcell, alto, ténor et architecture sonore.

Depuis plus de vingt ans maintenant, le WSQ, comme disent les intimes, est l'une des formations les plus aventureuses qui soient. Après avoir rendu hommage à James Brown, Duke Ellington et quelques autres, ils se sont attelés, en début d'année, à saluer la mémoire musicale de Miles Davis. Ils ont arrangé les *Seven Steps To Heaven*, *The Road To Nefertiti*, quelques autres, et surtout le splendide *All Blues*. Résultat, cet hommage s'avère un des meilleurs albums du WSQ.

S. T.

MÉLODIES

L'unique magasin de disques exclusivement

JAZZ

au Québec

LE SPÉCIALISTE DE L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
 Montréal (Québec) H2J 2L2
 Tél. : (514) 845-1736
 Fax : (514) 845-7233

N.B.

À LA
 CHAÎNE CULTURELLE FM
 DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture



LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Instruments anciens et musique américaine

FRANÇOIS TOUSIGNANT

BACH ON THE LUTE, VOL. 3

Jean Sébastien Bach: Suites pour violoncelle seul n° 1 (do majeur, BWV 1007), n° 2 (la mineur, BWV 1008) et n° 4 (si bémol majeur, BWV 1010), transcrites pour le luth et interprétées par Nigel North.

Durée: 63 min 50. Linn Records CKD 049

Après les suites pour luth, revoici Nigel North qui s'attaque à son tour (il n'est pas le premier à le faire) aux suites pour violoncelle seul de Bach. On commence à écouter le disque comme une curiosité et, très vite, on est pris dans un monde expressif et dense inouï.

Prise de son remarquable, image sonore fascinante, présence de la salle — ou plutôt de l'église — plus vraie que vraie, les conditions techniques exploitées par la maison Linn Records sont idéales pour le mélomane et l'audiophile. Cela vaut bien les quelques dollars de plus du produit — car en musique aussi, il est parfois bon de payer un peu plus cher pour plus de qualité.

Il y a un peu de génie sur cet enregistrement. Les transcriptions de Nigel North sont remarquables d'idiosyncrasie pour son instrument. Il modifie parfois la direction d'un trait, tantôt la réalisation d'une harmonie, sans que jamais on ne soit heurté par cette réécriture subtile du texte, commandée par le langage idiomatique de l'instrument. C'est comme si on entendait une analyse de la pensée de Bach. Cette version «apocryphe» devient donc plus qu'une curiosité: il y a fort à parier qu'elle arrive à s'imposer comme une interprétation remarquable d'un des monuments du grand Bach.

La conviction du jeu du luthiste force l'adhésion. Bien sûr, on peut préférer tel mouvement en un tempo plus rapide, regretter que la note ne tienne pas aussi longtemps à la corde pincée qu'à la corde frottée, mais ces petits inconvénients disparaissent vite. Pour vous en convaincre, écoutez deux fois à la suite le prélude de la 1^{re} suite en do majeur.

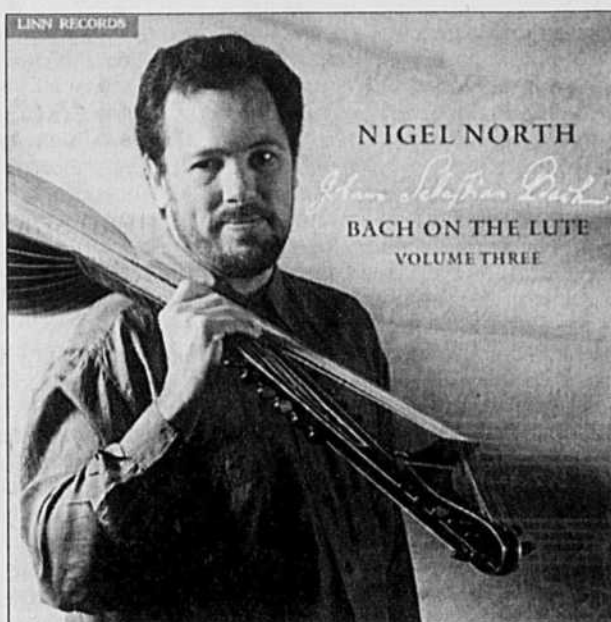
Première écoute: sentiment d'étrangeté, de dérangement et de «ce n'est pas tout à fait cela». Deuxième audition: transport vers un autre monde dont on ne saurait plus se passer. L'indescriptible sens mélodique de Bach se réincarne en une autre chair, son sens harmonique inégalé se voit ressuscité sous les doigts magiques — et l'oreille qu'on dirait divine — de North.

On oublie presque que ces partitions ont été écrites pour violoncelle. C'est dire la force de l'artiste et la grandeur de sa réalisation. Si vous aimez Bach, vous adorerez le redécouvrir sous cet éclairage original.

CHOPIN - MAZURKAS

Frédéric Chopin: 29 Mazurkas op. 6, 7, 17, 24, 30, 33 et 41. Patrick Cohen, piano. Boitier de deux disques.

Durée: 87 min 08. Glossa GCD 920506



non qu'après une superbe série de sonates de Haydn, on est un peu déçu.

Soulignons d'abord que Cohen joue sur un piano Érard de 1855, une sorte d'instrument que n'a pas connu Chopin mais qu'on dit ressembler d'assez près à ce qu'il aimait. Si les aigus font encore penser à ce que Beethoven qualifiait de «maudite harpe», le reste du registre est surprenamment moderne. Seule une résonance de la table d'harmonie plus éolienne que ce à quoi les instruments modernes nous ont habitués fait sentir l'âge honorable de l'instrument (et cela met en relief la grande qualité de la prise de son).

Si le livret des sonates de Haydn était formidable, celui-ci est tout ce qu'il y a de plus mal foutu, amateur et sans aucune rigueur: on y apprend que Chopin adorait Beethoven (en réalité, ses lettres nous disent qu'il l'abhorrait!) et que la valse est à l'origine du scherzo des symphonies (???). Bref, ne le lisez pas.

La musique, car c'est elle qui doit avoir la primauté, va choquer les amoureux de Chopin. Loin de toute conception artistiquement accomplie (et ici, les exemples de pianistes abondent), Cohen joue ces perles comme les étudiantes du compositeur devaient seules être capables de les rendre: ennuyeuses fadaïses pour fausses aristocrates ou bourgeoises ennuyées qui veulent se targuer de vernis artistique.



Alors on s'ennuie vite, très vite, et on désespère de trouver un peu de musique là-dessous. Reste que pour la sonorité et la manière dont l'instrument

fait sentir le flou harmonique, le professionnel ou l'étudiant entendra ici comme un écho de ce que l'imaginaire de Chopin avait dans l'oreille quand il composait. Malgré la lassitude ressentie, on apprend quand même quelque chose si on laisse ses attentes au vestiaire.

DVORÁK - QUATUOR AMÉRICAIN

Antonin Dvorák: Quatuor à cordes n° 12 en fa majeur, op. 96 (B179), «quatuor américain»; Terzetto en do majeur, op. 74 (B 148); Cinq Bagatelles pour deux violons, violoncelle et harmonium, op. 47 (B79). Quatuor Prazak, Jaroslav Tuma, harmonium. Durée: 63 min 12. Praga Digitals PRG 251 110, HMCD 65

Je vous parlais de ces interprètes il y a peu, et voilà que, hasard des horaires des distributeurs, ils nous reviennent avec une aussi belle réussite. Une version estivale du quatuor américain de Dvorák pleine de lumière et de fraîcheur. Alors que beaucoup d'interprètes tentent de faire sérieux dans cette musique, le quatuor Prazak joue la cyclothymie du compositeur: la dépression et l'ennui sont loin et l'euphorie de la beauté lyrique s'empare du rythme de l'œuvre.

Sous ces archets, Dvorák semble nous parler d'une jeunesse éternelle qu'on ressent toujours dans nos souvenirs (peut-être celle qui, hors des propos anecdotiques dont on entoure le quatuor, était encore à l'époque pour les Européens l'américaine terre promise de toutes les ouvertures).

En complément, le Terzetto pour deux violons et alto, sympathique et amical à souhait, une piécette qui demande plus d'attention (ce qu'on a découvert au récent Festival de musique de chambre de Montréal) et qui, désormais, pour

accompagner vos moments de disponibilité au charme et à la grâce. Et aussi les *Bagatelles*. Toujours mignonnes, mais la prise de son, un peu acide, et le jeu curieusement et soudainement plus roide, font regretter — chauvinisme oblige? — ce que notre quatuor Alcan en avait déjà proposé pour agréablement meubler le décor.



THE WORLD SO WIDE

Extraits d'opéras américains. A. Copland: Laurie's Song (The Tender Land); J. Adams: This Is Prophetic (Nixon in China); L. Bernstein: What a Movie (Trouble in Tahiti); T. León: Oh Yemanjá (Scourge of Hyacinths); D. Stuart Moore: Willow Song (The Ballad of Baby

Doe); K. Weil: Lonely House (Street Scene); S. Barber: Give Me Some Music (Anthony and Cleopatra); C. Floyd: Ain't It a Pretty Night (Suzannah). Dawn Upshaw, soprano; Orchestre de St. Luke's. Dir.: David Zinman. Durée: 45 min 26

Le genre de programme qui en bouche un coin, n'est-ce pas? Un disque-récital d'airs d'opéra (oui oui, opéra!) uniquement consacré à de la musique américaine. Et qui montre la vigueur et la variété des compositeurs de ce côté-ci de l'Atlantique qui n'ont plus rien à envier à leurs collègues européens.

L'éventail échantillonné par cette défenderesse hors du commun de la musique de son pays qu'est Dawn Upshaw est assez vaste dans les influences. On va du très conservateur *Anthony and Cleopatra* de Barber (échec retentissant en son temps et qui n'arrive toujours pas à passer la rampe tant le livret de Zeffirelli d'après Shakespeare est mal foutu et que la musique est ampoulée, mais qui contient — à l'instar de tant de navets italiens — de beaux airs, comme ici) au plus actuel *Scourge of Hyacinths* de l'immigrée cubaine Tania León (retour à une esthétique tonale et folklorique simple mais efficace pour une berceuse).

Naturellement, les minimalistes y passent (air de Pat Nixon dans l'opéra d'Adams) et l'incontournable Kurt Weil. Sa présence vous surprend? Rappelez-vous qu'il a bel et bien émigré et que l'opéra dont est tiré l'air retenu vient de ce que le compositeur a lui-même appelé cette œuvre *An American Opera* (un opéra américain). Et n'oublions pas le si bel air de *Suzannah Ain't It a Pretty Night*.

Dawn Upshaw est souveraine dans ces genres et styles divers, allant du burlesque ironiquement critique de Bernstein (*What a Movie*) au naïvement plaisant Copland (attention: cette musique américaine est, contexte politique oblige, souvent à décoder à plus d'un degré). Elle s'impose facilement comme une interprète «américaine» qui a ces musiques dans le sang. Alors, pas d'effort apparent, pas d'encombrements techniques ni de flottements stylistiques. On se sent entre bonnes mains. Du reste, bien accompagnée comme elle l'est, il est difficile de résister au menu.

Certaines fines bouches toiseront encore cet art si différent — mais tout aussi essentiel — du «grand» répertoire, voire oublieront que certains compositeurs géniaux ont déjà choqué en s'inspirant d'idiomes d'origine populaire.

Personnellement, je préfère mordre dans la vie, surtout présentée de cette façon. Et le texte du livret est passionnant pour qui veut comprendre en quelques mots l'histoire de l'opéra *made in USA*. Ce qui ne gâche rien.



TELECITE-TMI • TRANS ART • VIA ROUTE • VIE DES ARTS
SERVICE DE LA CULTURE DE LA VILLE DE MONTRÉAL
RITZ-CARLTON KEMPINSKI MONTRÉAL
OPTICA • PARACHUTE • PRAIT & WHITNEY CANADA
DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC
ÉDIFICE BELGO • LE DEVOIR • LE SABORD • MINISTÈRE
DE MONTRÉAL • CONSEIL DES ARTS DU CANADA
CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE
AUTOBUS DUPLESSIS • BANQUE NATIONALE DU CANADA

LES ARTS

UN MÉGA-ÉVÉNEMENT
LES ACTUALITÉS DE LA PEINTURE ABSTRAITE
PLUS DE TRENTE LIEUX D'EXPOSITION
PLUS DE 250 ARTISTES
EXPOSITION THÉMATIQUE :
ÉDIFICE BELGO À MONTRÉAL
DU 6 JUIN AU 11 JUILLET 1998
UNE RÉALISATION DE L'ASSOCIATION DES
GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTRÉAL)
RENSEIGNEMENTS : (514) 861-2345

LES ARTS

ARTS VISUELS

Présences résolument monochromes

PEINTURE PEINTURE

Édifice Belgo
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Quatrième et cinquième étages
Jusqu'au 11 juillet

BERNARD LAMARCHE

Contre toute attente, étant donné son parti pris à montrer les transformations récentes de la peinture, l'événement *Peinture peinture*, organisé par l'AGAC, intègre une forme de peinture qui semble sortir directement de l'histoire. Son histoire est jalonnée de ses identifications, différentes et toujours renouvelées, au degré zéro de la peinture. En effet, quelques salles contiennent des tableaux monochromes, le plus souvent associés à la remise en cause

des conventions de la peinture en général et de la peinture abstraite en particulier.

Or, comme semble vouloir le démontrer l'actuel événement, l'avenir de la peinture abstraite réside dans ses hybridations entre la figuration (et ses nouvelles réalités, parfois virtuelles) et l'abstraction, un discours soit dit en passant déjà entendu autour de la distinction de plus en plus émoluée dans les années 60 et 70 entre peinture et sculpture. Auquel cas les chemins de la peinture monochrome mènent en arrière. En effet, ses codes, engoncés dans les justifications de l'histoire, risquent peu d'être mis à l'épreuve.

Continuer à produire des tableaux dont la principale caractéristique est de montrer une surface couverte d'une seule couleur (si l'on tient à des définitions simples, inquiètes de

pureté) peut ainsi tenir de la résistance. Une résistance au changement? Pas certain. Un désir de montrer que dans ce domaine aussi reculé qu'est la peinture monochrome, dont les tenants et les aboutissants semblaient connus dès les premiers moments de son existence dans l'histoire, rien ne semble totalement acquis. Un constat que nous seront les premiers surpris ici à devoir produire. En effet, les quelques toiles monochromes que *Peinture peinture* accueille sur ses murs démontrent une surprenante diversité.

Il est tout de même intéressant de remarquer que les praticiens du monochrome «pur» dans la manifestation de l'AGAC sont tous des artistes aguerris: Fernand Leduc, Claude Tousignant, Yves Gaucher et Jean-Marie Delavalle.

Des cas limites

Il y a certes des formulations composites du genre. Elles ne se réclament pas nécessairement (surtout pas exclusivement) du monochrome mais peuvent à tout le moins être examinées à partir de lui (dieu merci,

pourvu qu'ils ne nous en veuillent pas!). A ce titre se succèdent les propositions de Daniel Villeneuve, dont l'essai de fusion avec l'architecture dans le local 508 apparaît plus intéressant que ses tentatives l'an dernier au Musée d'art contemporain; de Pierre Bruneau, de faux monochromes peints au pigment phosphorescent (local 414); de Stéphane Gilot et son architecture envahissante et vertigineuse (local 418), sur laquelle on viendra la semaine prochaine; de Richard Lacroix et de ses empâtements blanc sur blanc (local 526); de Françoise Sullivan, des nuances subtiles de rouge sur rouge (local 405), la galerie Lillian Rodriguez, et, à la limite, de Stéphane La Rue, des blocs de bois au sol qui atomisent un monochrome blanc (local 508).

Evidemment, réduire ces propositions à une seule unité de comparaison ne leur rend pas justice. Elles parlent de bien d'autres choses, mais elles ont toutes en commun d'éprouver l'espace pictural ou l'espace réel (et heureusement en d'autres termes que de l'hybridation des médiums — sculpture-peinture — qui chercherait

à tester les limites de l'un et de l'autre; en cela, elles sont bien actuelles). De la même façon qu'écrire un texte exclusivement (ou presque) sur le monochrome alors que les organisateurs de l'événement ont bien pris soin de ne pas accrocher une salle dédiée à ce genre ne rend pas compte de la mise en espace exceptionnelle des œuvres monochromes pures que nous avons identifiées plus haut.

Jeux de surface

Sauf pour une salle, en fait. À la galerie Trois Points (local 520), deux monochromes, un d'Yves Gaucher et l'autre de Jean-Marie Delavalle, sont mis face à face. Chez Delavalle, deux surfaces d'aluminium peintes respectivement de jaune et d'orange travaillent le plan de tableau. Laisant visibles les traces du fait mais également très reluisantes, elles laissent rebondir le regard, retournant même au spectateur un fantôme d'image. Chez Gaucher, en face, un triptyque de bleu et jaune et de rouge offre un espace sensiblement plus absorbant. À l'espace rarefié du premier répond celui sans fin du second. Déjà, les possibilités s'ouvrent.

De son côté, en superposant plusieurs couches d'un lait de couleurs vives, Fernand Leduc, à la galerie Yves Leroux (local 413), propose des espaces feutrés dont la profondeur, à même la couleur, peut étonner. Dans ce cas, bien que là on sonnera peut-être vieux jeu, tout semble se passer dans un «entre-espace» derrière le plan de ces petits tableaux. Ces derniers sont tout de même à voir, vu la rareté avec laquelle ils sont diffusés à Montréal.

Au local 501, par contre, la question soulevée par la présence du monochrome dans *Peinture peinture* prend

un tout autre sens. Deux très larges monochromes de Claude Tousignant sont tout simplement à couper le souffle. Leurs plages de couleur sans fond, sans aucune nuance de tonalités (comme chez Yves Gaucher précédemment), complètement mates, se découpent sans qu'on puisse les situer dans l'espace. Accrochés à distance du mur comme s'il s'agissait d'un panneau publicitaire ancré sur ses solides structures métalliques, ils s'approchent plus de propositions d'un James Turrel et de ses abîmes de lumière complètement déséquilibrants. Impalpables, ils rendent même caduque cette notion d'espace que l'on poursuit dans ce court texte. Leur couleur atypique, très violacée, contribue à cet effet beaucoup plus climatique que les autres.

Flanqués d'un magnifique McEwen et de sa surface pliée de rose et de vert salis et d'un autre Gaucher, très long, à l'horizontale, explorant les possibilités de différents bleus profonds, sorte de découpe de bandes verticales, sans la rugosité du premier ou les strates bleutées du second, les Tousignant offrent un moment de petite grâce. Un dispositif d'accrochage judicieux mis en un extraordinaire relief par l'accrochage impeccable de la salle.

Ces monochromes prennent toute leur dimension en vertu de leur mise en relation avec des œuvres d'autre nature. En contrepartie, les isoler de leur contexte de peinture abstraite en général permet d'en apprécier les possibilités intrinsèques. À ceux qui disent que tout a été fait en la matière (on entend les murmures à ce sujet, on y a pensé nous aussi), la peinture monochrome répond qu'il reste encore beaucoup à faire. A vrai dire, on en est les premiers (agréablement) étonnés.



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Paul-Émile Borduas, *Sans titre*, 1950. Gouache sur papier 18,9 x 22,2 cm. Musée d'art contemporain de Montréal. Photo: Richard Max Tremblay.

BENSON & HEDGES
présente

Borduas
et l'épopée automatiste

*Que ceux tentés par l'aventure
se joignent à nous*

— Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal • Renseignements : (514) 847-6226

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR Pentacom

Jusqu'au 3 juillet 1998

TAKAO TANABE, A.R.C.

Peintures récentes : à l'acrylique et à l'aquarelle

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal H4S 7471 Du lun. au ven. de 10h à 17h

L'abstrait et puis après

FRANÇOIS-MARIE BERTRAND
MICHEL DAIGNEAULT
BRIGITTE RADECKI

À partir du 13 juin

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone : 514 284-0003 Télécopieur : 514 284-0050

Florilège

PAUL BUREAU

PEINTURES

916, rue Ontario est, atelier 410
11-14, 18-21 juin 12h-18h ou sur rendez-vous au 281.0066

GRAHAM CANTIENI

La série XIAN

du 11 juin au 11 juillet

Galerie Zôgraphia, Bordeaux, France

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Temps composés
La Donation Maurice Forget

14 juin au 27 septembre 1998

Vernissage et lancement de la publication : 14 juin à 14 h

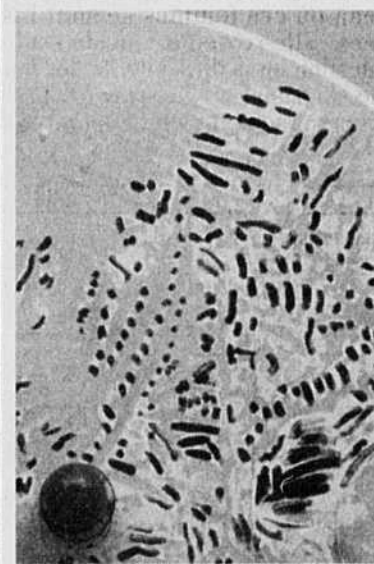
Plus de 200 artistes canadiens font partie de la Donation

Sylvie Tourangeau. Objet(s) de présence
jusqu'au 16 août

Peinture-peinture
6 juin au 11 juillet

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, rue Wilfrid-Orbel
Joliette (Québec) J6E 4T4
Tél : (450) 756-0311



Sylvain Cousineau, *Roulette*, 1976 (détail)

Surface du quotidien :
La pelouse
en Amérique

DU 16 JUIN AU 8 NOVEMBRE 1998

CCA

Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile, Montréal

En complément de l'exposition : conférences, films, visites commentées et activités scolaires : 514 939.7026

Le CCA remercie la Fondation de la famille J.W. McConnell, la Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts et l'Office des Congrès et du Tourisme du Grand Montréal de leur soutien à l'exposition, à la publication et aux programmes publics. Le CCA remercie de leur appui le ministère du Patrimoine canadien, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Banque de Montréal

BANQUE ROYALE

Bell

Omni

Photo: Kevin Foster © American Lawn Mower Co.



L'USURE DU TEMPS

La restauration des objets
du patrimoine de France

Une exposition réalisée par le Musée et sites
archéologiques de Saint-Romain-en-Gal sur le
thème de la restauration d'objets anciens.

du 6 mai
au 13 septembre

Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Communauté
Vieux-Montréal
(514) 872-9150

CONSEIL GÉNÉRAL
du Rhône

LES ARTS

ARTS VISUELS

De l'anecdote et des beaux-arts

**LES FEMMES
DU REFUS GLOBAL**
Patricia Smart
Éditions du Boréal
Montréal, 1998, 320 pages

BERNARD LAMARCHE

Dans son texte du cahier commémoratif du cinquantième anniversaire de *Refus global*, publié par *Le Devoir* les 9 et 10 mai derniers, Rose Marie Arbour soulignait le rôle singulier que les femmes automatistes ont eu dans l'élargissement des frontières artistiques au cœur d'une pratique privilégiant largement la peinture. C'est une des qualités indéniables du livre de Patricia Smart, *Les Femmes du Refus global*, de mettre en relief cette particularité du travail des femmes automatistes, celle d'avoir opté pour d'autres formes d'art, pour l'interdisciplinarité. En effet, cette dimension de l'histoire est parfaitement éclairée par le colossal travail de documentation et d'entrevues réalisé par l'auteure. L'ouvrage aborde le travail de «design» de Madeleine Arbour, la peinture de Marcelle Ferron, le théâtre de la comédienne Muriel Guilbault, dont la fin tragique est relatée avec beaucoup de soin dans un chapitre autonome, l'écriture de Thérèse Renaud et la danse des Francoise Riopelle et Francoise Sullivan, dont la peinture est également commentée.

Cependant, l'ouvrage, très attendu comme l'une des premières études systématiques sur cet aspect crucial et mal documenté de l'histoire, reste un rendez-vous partiellement manqué. Le travail des femmes automatistes est situé en fonction de diverses perspectives pas toujours clairement reliées les unes aux autres, sans compter les quelques effets contradictoires que l'ensemble contient et certaines idées très fertiles qui ne sont pas développées. De sorte que l'ensemble donne un livre fuyant, dont «le fil conducteur» — une expression dont l'auteure use abondamment pour narrer la cohérence (parfois forcée) de certaines productions s'allongeant sur plusieurs années — demeure incertain.

Annonçant à la toute fin du livre avoir révisé en cours de recherche son intention de produire une étude selon «un point de vue intellectuel», l'auteure, dont le parcours est pourtant marqué d'un prix du Gouverneur général pour son essai *Écrire dans la maison du père: l'émergence du féminin dans la tradition littéraire*

du Québec (1988), semble avoir du même coup renoncé à la rigueur analytique qu'aurait exigée l'absence notoire jusqu'à maintenant d'études dans ce domaine essentiel.

Il en résulte au mieux une monographie biographique qui n'évite pas les pires écueils du genre. La structure hagiographique du texte agace tout du long, quand ce ne sont pas les formules téléologiques du genre «*déjà petite, on remarquait un talent inné pour la peinture*». Par exemple, on peut lire que «*dès l'âge de quatre ans, le goût de la création "multidisciplinaire" (théâtre, danse, costumes) qui sera le fil conducteur de la vie artistique de Francoise Riopelle se manifeste dans des "spectacles" qu'elle monte pour la famille après le souper*». De cela, les biographies de «grands maîtres» en servent à la tonne. Au pire, on est devant une biographie qui se complait largement dans les mythes d'artiste les plus communs (le martyre).

Cela eût été pardonnaible si les meilleurs passages du livre, par exemple les analyses de textes de Thérèse Renaud (il ne faut pas oublier que Smart vient des études littéraires), n'étaient pas aussitôt suivis par des analyses d'œuvres visuelles plus qu'approximatives. Pour une œuvre de Marcelle Ferron, on peut lire ceci: «*Les figures féminines réapparaissent dans plusieurs autoportraits, où la tête est souvent démesurément grande par rapport au corps, sans doute [sic] un commentaire ironique de l'artiste sur son refus de se laisser dominer par la fragilité de son propre corps*».

Le projet de l'ouvrage

Le projet se découpe en trois sections. Premièrement, l'accession des femmes au statut d'artiste est commentée en fonction de la société québécoise du milieu du siècle et du statut difficile de la femme dans cette communauté sclérosante. Smart affirme avec audace qu'à la lumière de la biographie de ces femmes, la société se révèle «*beaucoup plus libérée de l'emprise de l'Église qu'on aurait pu le croire*», ne soulignant qu'à la volée la nature exceptionnelle des personnages étudiés, le fait qu'il ne s'agisse que de «*trous de lumière dans la grande noirceur*». Puis l'auteure se lance dans une série de mises en situation qui vise à montrer combien ardue la route a été avant d'accéder au niveau où ces femmes se sont hissées. Elle reviendra sur la réelle question de la difficulté de lier leur vie sociale et privée, encore passablement rompue, on le comprend,

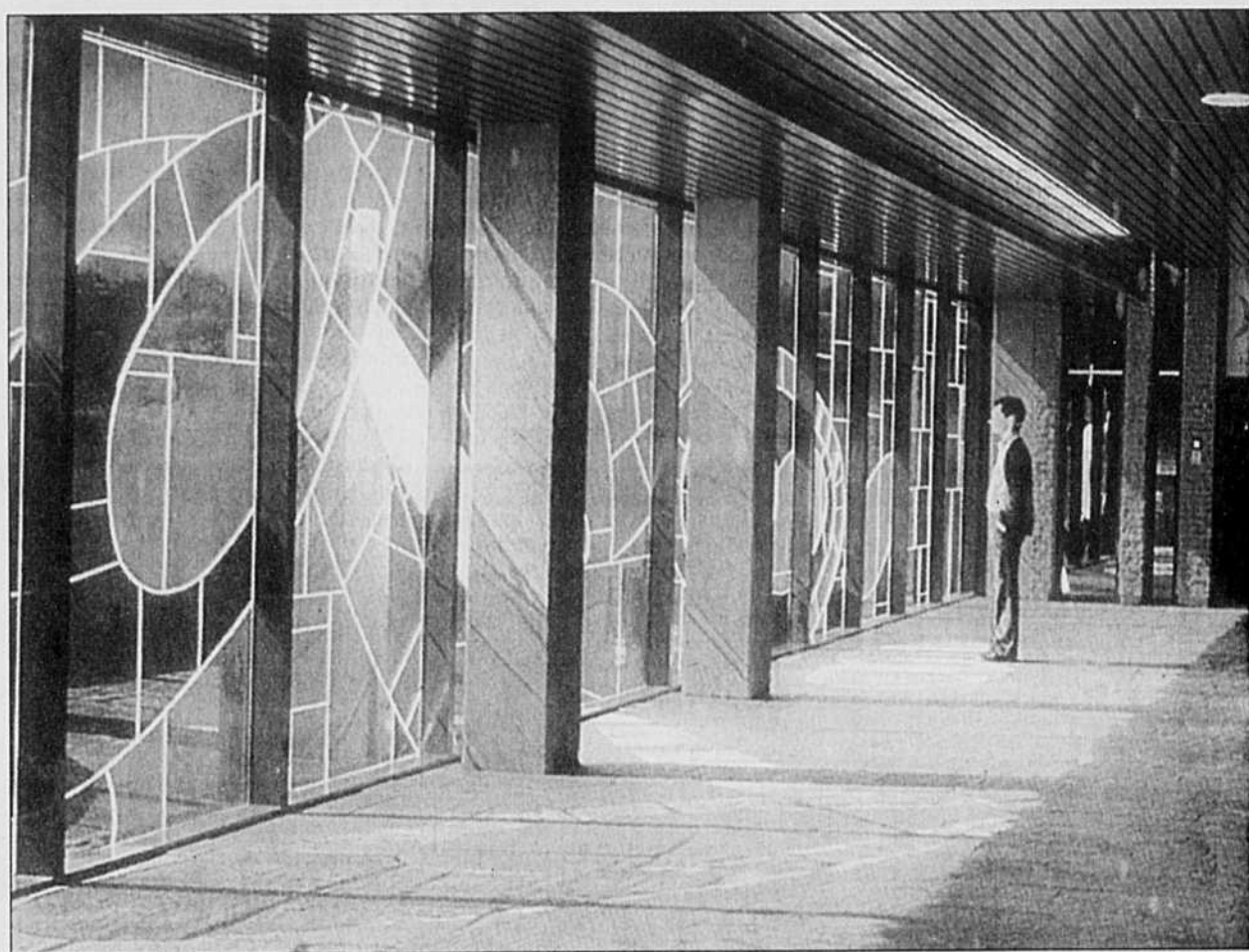
aux codes de l'éducation, de la famille, à leur rôle de mère, tout en soulignant que pour certaines de ces femmes, leur statut social privilégié a pu faciliter jusqu'à un certain point la réalisation de leurs idéaux.

Dans la deuxième section, la production des femmes est analysée en fonction de la permisivité toute particulière qui régnait chez les automatistes quant venait le temps d'intégrer l'art des femmes. C'est une des parties les plus réussies de l'ouvrage. L'auteure étudie la relation timorée et violente que les surréalistes ont entretenue avec la «femme-objet» pour y opposer le rôle social de femme-mère que les automatistes semblent avoir substitué à celui de cette femme érotique. Une conception que Smart met aussitôt en perspective en analysant la représentation de la femme, très influencée par les écrits du marquis de Sade, que les automatistes mettent en scène dans leurs œuvres. C'est la section du livre qui est de loin la mieux ciblée.

Finalement, la fin de l'ouvrage, belle idée, plutôt que de se cantonner dans l'épisode somme toute assez court de l'automatisme, poursuit la recherche pour englober l'art le plus récent de ces artistes pour la plupart encore actives. Mais Smart ne dépasse pas le niveau d'analyse au-delà de la relation que l'art entretient avec le quotidien dans la production des Sullivan et al. Elle renonce à reconduire l'effort produit dans la première partie de remettre cet art en contexte historique et artistique. Lieu d'ancrage du féminin, cette piste que l'auteur précise au fil d'analyses ponctuelles ne démontre pas en quoi ces œuvres se démarquent d'un autre projet similaire, celui de Jean-Paul Mousseau, «*à rapprocher l'art de la vie*».

A trop vouloir situer «leur travail créateur [...] dans le contexte de leur vie de femme», l'auteure en oublie le contexte plus large de l'art de l'époque. Le travail de ces femmes n'est pas situé en fonction de celui d'autres artistes produisant dans les mêmes années. Le travail si singulier des signataires de *Refus global* aurait gagné à être mis en relation avec celui d'artistes comme Nicole Brossard, Rita Letendre, Marcelle Maltais, Lise Gervais, Monique Charbonneau et d'autres qui, tout en étant éloignées du groupe, partagent certains des traits que détecte Smart chez les femmes automatistes.

D'autres pistes fort intéressantes sont soulevées dans l'ouvrage, et l'on regrette que son orientation



SOURCE LES FEMMES DU REFUS GLOBAL

Planche VI, de Marcelle Ferron

biographique empêche de les suivre à fond. C'est le cas lorsque l'auteure, pressée (sans le démontrer) de dire que la «grande noirceur» n'a pas été si noire et monolithique qu'on le croit, reprend un commentaire de Ferron sur le Québec de Taschereau, le Québec des «rouges» dont elle semble être plus proche. Préférant poursuivre sur la maladie qui a ralenti Ferron dans son apprentissage, l'auteure précise que cette tare l'a dirigé vers la «recherche de transparence et de lumière qui caractérise toute sa production artistique et, surtout, ses célèbres *verrières des années soixante et soixante-dix*». Une quête de lumière qui a profondément influencé son art, ancrée singulièrement dans la biographie unique de la peintre. Or on apprend à la toute fin de l'ouvrage que cette quête de lumière sera aussi

l'apanage de toutes ces femmes, influencées à ce chapitre par l'enseignement de Borduas.

Le passage sur les affinités entre les automatistes et la philosophie existentialiste était un filon très riche que l'auteure réduit en somme à des anecdotes biographiques (bien que majeures) comme la rencontre de Sartre avec Muriel Guilbault à Montréal, ce dernier l'invitant à jouer sa pièce à Paris. Là, étonnamment, l'auteure ne discute pas le fait que le mari de Guilbault, opposé à cette aventure, l'ait retenue sur place. Ailleurs, autre piste fertile, l'auteure souligne que les femmes, à défaut d'exposer leurs œuvres avec les hommes du groupe, ont été très importantes dans la diffusion de leurs œuvres, établissant des contacts à l'étranger (dont Sullivan à New York). Un rôle ma-

jeur, réellement unique, que l'on aurait davantage souligné.

Finalement, la conclusion de cet ouvrage, attaché à définir les traits communs à l'art de toutes ces femmes, réduit l'ensemble de leurs œuvres à une caractéristique «*frappante*» (bien que «*l'on soupçonne que c'est parfois à l'insu de leur créatrice*»): «*la recherche de lumière*». Il semble que ce soit une bien courte destination pour une recherche de toute évidence patiente et menée avec passion. Les documents de première main y abondent. Mais à vouloir englober tout le monde dans un même créneau, on finit souvent par affaiblir son tir. Dans ce volet réellement crucial de l'histoire, il semble que beaucoup de travail soit encore à faire. Il le sera entre autres à partir du travail de friche que Smart a réalisé.

Nuit Blanche sur Tableau Noir

L'événement en arts visuels de Montréal

3^e édition du 10 au 14 juin 1998

LIGNE INFO
NUIT BLANCHE :
522.2229

sur l'avenue du Mont-Royal

Art, musique, culture : vivement l'été!

Rodin et Laliberté à Québec

Notre circuit du 18 juin est complet mais nous le répétons le 8 août.

Samedi 4 juillet à Joliette

Anton Kuerti joue les deux concertos de Brahms : un véritable enchantement!

Samedi 11 juillet à Ottawa

Le fabuleux *Stabat Mater* de Dvorak, l'art religieux et Picasso au musée.

Aussi, 18 juillet : Dmitri Hworostovsky

25-26 juillet : les églises et la Beauce...

Nous déménageons le samedi 13 juin mais nous gardons le même numéro de téléphone (514) 276-0207

En collaboration avec Nadeau & Rouleau l'autre voyage. Détenteur d'un permis du Québec

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

«LA FUITE DE LA CONSCIENCE»

NATHALIE CLOUTIER

JUSQU'AU 27 JUIN

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

LES LIEUX COMMUNS

contemporain et art populaire

THOMAS CORRIVEAU
MARLENE CREATES
ROBERT FONES
SANDRA MEIGS
DENIS ROUSSEAU

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Jusqu'au 5 juillet 1998
Du mercredi au dimanche
De midi à 18 h
314, rue Sherbrooke Est
Téléphone : (514) 288-0811
Internet : <http://www.microtec/~ciac>

L'exposition a été produite par le Musée régional de Rimouski et réalisée avec l'aide du programme d'aide aux expositions du Conseil des Arts du Canada. Les œuvres ont été produites dans le cadre des Studios d'été 1997 du Centre national de sculpture Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli.

CROWNE PLAZA
HOTEL • METRO CENTRE

Le Café
Brosse
Café de la culture

CONSEIL DES ARTS

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

Paul Cauchon

MTV MOVIE AWARDS

La chaîne américaine de vidéoclips tente de promouvoir une sorte de version alternative des oscars. Gala consacré aux films de l'année, et contrairement aux oscars, mesdames, Leonardo Di Caprio sera présent.

MusiquePlus, 20h

BIOGRAPHIES

Portrait d'un homme à la forte personnalité, Nikita Khrouchtchev, qui avait tenté de sortir l'URSS de l'ère glaciaire.

Canal D, 21h

JAZZ CABARET

Une petite émission qui propose des prestations de jazz chaque semaine. Ce soir, le trio de Philippe Noireaut.

TV5, 22h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

RETOUR VERS LE FUTUR

(3) (Back to the Future) É.-U. 1985. Comédie fantaisiste de R. Zemeckis avec Michael J. Fox, Christopher Lloyd et Lea Thompson. Grâce à une machine à voyager dans le temps, un adolescent se rend à l'époque où ses parents avaient son âge.

TVA 18h30

L'AFFAIRE PÉLICAN

(4) (The Pelican Brief) É.-U. 1993. Drame politique de A. J. Pakula avec Julia Roberts, Denzel Washington et Sam Shepard. Une étudiante en droit devient la cible d'assassins après avoir rédigé un exposé sur le meurtre mystérieux de deux juges de la Cour suprême.

SRC 19h



À LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE

(4) (The Hunt for the Red October) É.-U. 1990. Drame d'espionnage de J. McTiernan avec Sean Connery, Alec Baldwin et Scott Glenn. Le commandant d'un sous-marin soviétique qui met le cap vers les États-Unis pour passer à l'Ouest éveille ainsi l'inquiétude des Américains qui ne connaissent pas ses intentions.

TQS 20h30

MÉMOIRES DE FEMMES

(3) (A Woman's Tale) Aust. 1990. Drame psychologique de P. Cox avec Sheila Florance, Gosia Dobrowolska et Norman Kaye. Une vieille dame atteinte d'un cancer tient mordicus à finir ses jours dans sa demeure.

TQ 21h

DIMANCHE

NOS CHOIX

Paul Cauchon

YUL

Reprise de cette série inégale, diffusée ce printemps à MusiquePlus et qui propose le regard de dix jeunes réalisateurs sur dix grandes villes du monde.

TQS, 18h

LA COURSE

DESTINATION MONDE

Le grand gala de clôture de la saison.

Radio-Canada, 19h30

BOUILLON DE CULTURE

Un spécial aux couleurs de l'Italie, avec des auteurs italiens ou qui écrivent sur l'Italie.

TV5, 20h30

LES ENFANTS,

C'EST POUR QUAND?

Une émission spéciale des *Beaux Dimanches*, réalisée par Denis Boucher, qui propose une réflexion sur le désir d'avoir un enfant et la baisse de natalité au Québec, le tout appuyé par un sondage SOM réalisé auprès de 1000 Québécois.

Radio-Canada, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

KRAPATCHOUK

(4) Fr. 1991. Comédie dramatique de E. G. Lipschutz avec Guy Pion, Piotr Zaitchenko et Angela Molina. Suite à un concours de circonstances, deux ouvriers d'Europe de l'Est en séjour à Paris sont pris pour des espions russes.

TQ 21h



BOULEVARD DU CRÉPUSCULE

(1) (Sunset Boulevard) É.-U. 1950. Drame psychologique de B. Wilder avec William Holden, Gloria Swanson et Erich von Stroheim. Un scénariste criblé de dettes vit aux dépens d'une ancienne vedette qui espère revenir à l'écran.

SRC 22h50

LES PORTES TOURNANTES

(4) Can. 1988. Drame de F. Mankiewicz avec Monique Spaziani, Gabriel Arcand et François Méthé. À partir de documents adressés à son père, un jeune garçon revit l'histoire de sa grand-mère, une ancienne pianiste du cinéma muet.

Canal D 23h

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 2 4 3			Le Téléjournal 9 Ce soir	Découverte										
TVA	6 7 9														
TQS	9 11 12														
TQS	13														
TQS	4 5 6														
TQS	7 8 9														
TQS	10 11 13														
TQS	40														
TQS	15 17 24														
TQS	30 46														
TQS	2 4 16														
TQS	30 35 49														
TQS	RDI														
TQS	TV5														
TQS	D														
TQS	V														
TQS	MP														
TQS	MX														
TQS	CF														
TQS	TTF														
TQS	RDS														
TQS	6														
TQS	4														
TQS	8 13														
TQS	12														
TQS	GBL														
TQS	24														
TQS	8														
TQS	13														
TQS	22														
TQS	3														
TQS	8														
TQS	5														
TQS	10														
TQS	33														
TQS	57														
TQS	MM														
TQS	TSN														

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL



ANGRIGNON: 7077, boul. Newman, Lasalle (366-2463) — L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux 20h, sam. dim. 16h15, 20h — **Quest for Camelot** sam. dim. 13h50 — **Perfect Murder** 19h15, 21h50, sam. dim. 13h30, 16h20, 19h15, 21h50 — **Six jours, sept nuits** 18h55, 21h30, sam. dim. 13h20, 15h50, 18h55, 21h30 — **Six Days, Seven Nights** 19h10, 21h45, sam. dim. 13h35, 16h10, 19h10, 21h45 — **Sale boulot** 19h05, 21h, sam. dim. 14h, 16h50, 19h05, 21h — **The Show Truman** 19h20, 21h40, sam. dim. 13h15, 15h40, 19h20, 21h40 — **Dirty Work** 19h20, 21h25, sam. dim. 13h45, 16h40, 19h20, 21h25 — **L'Impact** 18h50, 21h20, sam. dim. 12h50, 15h20, 18h50, 21h20 — **The Truman Show** 19h, 19h30, 21h35, 22h, sam. dim. 13h, 13h40, 16h, 16h30, 19h, 19h30, 21h35, 22h

ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — **Can't Hardly Wait** 12h15, 14h30, 17h, 19h15, 21h30 — **Sliding Doors** 13h, 15h30, 19h, 21h20 — **Godzilla** 18h45, 21h15 — **Fear and Loathing in Las Vegas** 12h30, 15h45

BERRI: 1280, rue St-Denis (288-2115) — **Le destin de Will Hunting** 12h15, 14h30, 17h, 19h15, 21h30 — L'homme au masque de fer 13h, 15h40, 18h20, 21h — **Perdu dans l'espace** 13h10, 15h50, 18h30, 21h10 — **Traquer** 13h50, 16h20, 19h20, 21h40 — **Mercurie à la hausse** 13h30, 19h — **Racoleuses** 16h, 21h20

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Meurtre parfait** 12h, 14h30, 17h10, 19h30, 21h55, lun. jeu. 19h30, 21h55 — **Ce soir tout est permis** 12h50, 15h10, 17h30, 19h45, 22h, lun. jeu. 19h45, 22h — **Titanic v.f.** 13h, 16h40, 20h30, lun. jeu. 20h30 — **La légende de Camelot** 12h40, 14h50, 17h, 19h25, lun. jeu. 19h25 — **Peur et dégout à Las Vegas** 21h50 — **Couleurs primaires** 12h10, 15h30, 18h30, 21h25, lun. jeu. 18h30, 21h25 — **Godzilla v.f.** 12h20, 15h50, 20h, lun. jeu. 20h — **Godzilla v.f.** 13h30, 16h50, 21h, lun. jeu. 21h — **La cité des anges** 13h10, 15h40, 19h, 21h30, lun. jeu. 19h, 21h30 — **Deep Impact** 12h30, 19h05, lun. jeu. 19h05 — **La prisonnière espagnole** 15h, 21h45, lun. jeu. 21h45 — **Espoir retrouvé** 13h20, 15h50, 19h10, 21h40, lun. jeu. 19h10, 21h40

BROSSARD: 2150, Lapinière, Mail Champlain (465-5996) — **Hope Floats** sam. dim. mar. 13h20, 16h10, 18h50, 21h20, ven. lun. mer. 13h20, 16h10, 18h50, 21h20 — **Godzilla** sam. dim. mar. 13h, 16h, 19h05, 21h55, ven. lun. mer. 19h05, 21h55 — **Deep Impact** sam. dim. mar. 13h30, 16h20, 19h20, 21h50, ven. lun. mer. 19h20, 21h50 — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. 12h50, 15h50, 18h40, 21h30, ven. lun. mer. 18h40, 21h30 — **L'Impact** sam. dim. mar. 12h40, 15h30, 19h10, 21h40, ven. lun. mer. 19h10, 21h40 — **Can't Hardly Wait** sam. dim. mar. 12h30, 14h50, 17h10, 19h30, 21h45, ven. lun. mer. 19h30, 21h45 — **Meurtre parfait** sam. dim. mar. 13h10, 15h40, 19h, 21h25, ven. lun. mer. 19h, 21h25

CARREFOUR LAVAL: 2330, Le Carrefour (688-3684) — **Espoir retrouvé** sam. dim. mar. 13h20, 16h30, 19h10, 21h45, ven. lun. mer. 19h10, 21h45 — **Deep Impact** sam. dim. mar. 13h, 15h40, 18h50, 21h35, ven. lun. mer. 18h50, 21h35 — **Titanic v.f.** sam. dim. mar. 12h50, 17h, 21h, ven. lun. mer. 21h — **La légende de Camelot** sam. dim. mar. 12h30, 14h40, 16h50 — **Godzilla** 19h, 21h55 — **Godzilla** sam. dim. mar. 13h10, 16h20, 20h, ven. lun. mer. 20h — **Ce soir tout est permis** sam. dim. mar. 12h40, 15h, 17h20, 19h40, 22h, ven. lun. jeu. 19h40, 22h

CAVENISH: 5800, boul. Cavendish (485-7111) — **Spanish Prisoner** ven. sam. dim. mar. 14h, 16h30, 19h50, 21h20, lun. mer. 18h50, 21h20 — **A Perfect Murder** ven. sam. dim. mar. 13h30, 16h, 19h, 21h30, lun. mer. 19h, 21h30 — **The Truman Show** ven. sam. dim. mar. 12h20, 14h45, 17h10, 19h30, 21h50, lun. mer. 19h30, 21h50 — **Hope Floats** ven. sam. dim. mar. 12h50, 15h30, 18h20, 21h, lun. mer. 19h20, 21h — **Deep Impact** ven. sam. dim. mar. 13h10, 15h50, 18h30, 21h15, lun. mer. 18h30, 21h15 — **Godzilla** ven. sam. dim. mar. 12h40, 15h40, 18h40, 21h35, lun. mer. 18h40, 21h35 — **Six Days, Seven Nights** ven. sam. dim. mar. 12h30, 15h, 17h20, 19h40, 22h, lun. mer. 19h40, 22h — **The Horse Whisperer** ven. sam. dim. mar. 13h20, 17h, 20h30, lun. mer. 19h30

CENTRE EATON: 705, rue Ste-Catherine Ouest (985-5730) — **Perfect Murder** 13h, 15h10, 15h40, 18h30, 19h15, 21h15, 21h55, ven. sam. 23h50, 24h20, mer. 13h, 15h10, 15h40, 19h15, 21h15, 21h55 — **The Truman Show** 14h, 16h45, 19h45, 22h15, ven. sam. 24h35 — **Dirty Work** 12h15, 14h30, 16h40, 19h, 21h10, ven. sam. 23h20 — **Deep Impact** 12h20, 15h, 18h15, 21h, ven. sam. 23h30 — **Paulie** 12h45 — **Quest for Camelot** 12h40, 14h40, 16h50

CENTRE LAVAL: 1600, boul. Le Corbusier (688-7776) — **Six Days, Seven Nights** 13h30, 16h15, 19h15, 21h40 — **Six jours, sept nuits** 13h40, 16h05, 19h05, 21h30 — **Quest for Camelot** 13h05 — **The Truman Show** 13h, 15h45, 19h, 21h25 — **The Horse Whisperer** 13h05, 21h20 — **Dirty Work** 13h20, 15h15, 18h05, 19h40 — L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux 13h20, 16h40, 20h20 — **Le Show Truman** 13h30, 15h30, 16h10, 19h20, 19h35, 21h45, 22h — **Perfect Murder** 13h15, 16h, 16h25, 19h25, 21h35, 21h55 — **L'Impact** 13h40, 16h35, 19h05, 21h40 — **Sale boulot** 13h25, 15h10, 17h, 19h10, 21h05

CINÉMA SAINT-LÉONARD 2, 18 S: 9480 boul. Lacordaire (324-9227) — **Perdus dans l'espace** ven. mar. mer. 19h, 21h30, sam. dim. 16h, 21h30 — L'homme au masque de fer ven. mar. mer. 21h30, sam. dim. 16h, 21h30 — **Le destin de Will Hunting** ven. mar. mer. 21h30, sam. dim. 16h, 21h30 — **Mercurie à la hausse** ven. mar. mer. 19h, sam. dim. 13h30, 19h — **Racoleuses** ven. mar. mer. 19h, sam. dim. 13h30, 19h — **Des hommes de loi** ven. mar. mer. 19h, sam. dim. 16h, 21h30 — **Les Boys** ven. mar. mer. 19h, sam. dim. 13h30, 19h — **Escpées** 11h ven. mar. mer. 19h, sam. dim. 13h30, 19h

CINÉPLEX CENTRE-VILLE: 2001, rue Université (849-3456) — **Junk Mail** sam. dim. mar. mer. 12h30, 15h, 17h, 19h20, 21h20, ven. lun. jeu. 15h, 17h, 19h20, 21h20 — **Fear and Loathing in Las Vegas** sam. dim. mar. mer. 13h10, 16h, 19h, 21h40, ven. lun. jeu. 16h, 19h, 21h40 — **Les premiers colons** sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h50, 18h30, 20h50, ven. lun. jeu. 15h50, 18h30, 20h50 — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. mer. 13h, 15h50, 18h45, 21h30, ven. lun. jeu. 15h50, 18h45, 21h30 — **The Truce** sam. dim. mar. mer. 12h50, 15h40, 19h10, 21h45, ven. lun. jeu. 15h40, 19h10, 21h45 — **Primary Colors** sam. dim. mar. mer. 12h40, 18h40, ven. lun. jeu. 18h40 — **Two Girls and A Guy** 15h30, 21h25 — **Le coeur au poing** sam. dim. mar. 13h40, 16h20, 19h30, 21h50, ven. lun. jeu. 16h20, 19h30, 21h50 — **The Big Hit** sam. dim. mar. 13h50, 16h30, 19h40, 21h55, ven. lun. jeu. 16h30, 19h40, 21h55 — **The Big Lebowski** sam. dim. mar. 13h20, 16h10, 18h50, 21h10, ven. lun. jeu. 16h10, 18h50, 21h10

COMPLEXE DESJARDINS: 1, Place Desjardins (288-3141) — **Le septième ciel** 12h40, 14h50, 17h, 19h10, 21h20 — **Godjo Dillo (sous-titres français)** 12h30, 14h35, 16h40, 18h50, 21h10 — **On connaît la chanson** 13h, 15h35, 19h, 21h45 — **Femmes (sous-titres français)** 12h50, 15h05, 17h15, 19h30, 21h40

CÔTE DES NEIGES: 6700, Côte-des-Neiges (849-3456) — **A Perfect Murder** sam. dim. mar. 13h,

16h, 18h50, 21h20, ven. lun. jeu. 18h50, 21h20 — **Godzilla** sam. dim. mar. mer. 12h50, 15h45, 18h40, 21h30, ven. lun. jeu. 18h40, 21h30 — **Deep Impact** sam. dim. mar. mer. 13h30, 16h10, 19h, 21h35, ven. lun. jeu. 19h, 21h35 — **Dirty Work** sam. dim. mar. mer. 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10, ven. lun. jeu. 19h10, 21h10 — **Can't Hardly Wait** sam. dim. mar. mer. 12h40, 15h, 17h20, 19h35, 21h55, ven. lun. jeu. 19h35, 21h55 — **The Truman Show** sam. dim. mar. mer. 12h30, 14h50, 17h05, 19h25, 21h45, ven. lun. jeu. 19h25, 21h45 — **Bulworth** 18h30, 21h — **Quest for Camelot** sam. dim. mar. mer. 13h20, 15h

DAUPHIN: 2396, rue Beaubien Est (721-6060) — **Meurtre parfait** 19h, 21h30, sam. dim. 13h35, 16h, 19h, 21h30 — **Godzilla v.f.** 20h, sam. dim. 14h, 17h, 20h

DORVAL: 260, Dorval (631-8586) — **The Truman Show** 19h, 21h20, sam. dim. 13h, 16h, 19h, 21h20 — **The Horse Whisperer** 20h, sam. dim. 13h30, 16h45, 20h — **Titanic** 20h10, sam. dim. 12h45, 16h30, 20h10 — **Perfect Murder** 19h20, 21h40, sam. dim. 13h15, 16h15, 19h20, 21h40

ÉGYPTIEN: 1455, rue Peel (843-3112) — **Clockwatchers** 13h, 15h10, 17h20, 19h30, 21h40 — **Spanish Prisoner** 13h30, 16h, 18h50, 21h20, jeu. 13h30, 16h, 21h35 — **Godzilla** 12h45, 15h40, 18h35, 21h30

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK: 993, boul. Taschereau (672-2375) — L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux 13h15, 16h45, 20h15, 21h50, lun. jeu. 20h15 — **The Truman Show** 13h30, 16h30, 19h30, 22h, lun. mer. 19h30, 22h — **Sale boulot** 14h, 16h50, 19h, 21h30, lun. mer. 19h, 21h30 — **The Show Truman** 12h45, 15h45, 18h45, 21h20, lun. mer. 18h45, 21h20 — **Six Days, Seven Nights** 13h15, 16h15, 19h40, 22h10, lun. mer. 19h, 19h40, 22h10 — **Six jours, sept nuits** 13h, 16h, 19h15, 21h45, lun. mer. 19h15, 21h45 — **Perfect Murder** 13h10, 16h10, 19h10, 21h40, lun. mer. 19h10, 21h40

FAMOUS PLAYERS DOWRY-CLAIRE: 185, Hymus (697-8095) — **Dirty Work** 12h50, 14h50, 16h50, 19h05, 21h15 — **Paulie** 12h30, 14h30 — **Deep Impact** 16h45, 19h15, 21h45 — **The Truman Show** 13h, 13h30, 16h30, 19h, 19h30, 21h30, 21h50 — **Six Days, Seven Nights** 13h10, 15h50, 19h10, 21h30, 21h50

FAUBOURG STE-CATHERINE: 1616, rue Ste-Catherine Ouest (932-2230) — **Last Day of Disco** 13h30, 16h, 18h40, 21h10 — **Bulworth** 13h50, 16h30, 19h, 21h35 — **Wide** 14h, 16h45, 19h15, 21h45 — **Hope Floats** 13h40, 16h15, 18h50, 21h20, lun. jeu. 13h40, 16h15, 21h30

GALERIES LAVAL: 1545, boul. Le Corbusier (849-3456) — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. mer. 12h20, 15h40, 18h40, 21h40, ven. lun. jeu. 18h40, 21h40 — **Peur et dégout à Las Vegas** sam. dim. mar. mer. 13h20, 16h10, 18h50, 21h30, ven. lun. mer. 18h50, 21h30 — **Can't Hardly Wait** sam. dim. mar. mer. 12h45, 15h, 17h15, 19h30, 22h, ven. lun. jeu. 19h30, 22h — **Meurtre parfait** sam. dim. mar. mer. 13h30, 16h40, 19h20, 21h50, ven. lun. mer. 19h20, 21h50 — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. mer. 14h, 17h, 20h30, ven. lun. mer. 20h30 — **Couleurs primaires** sam. dim. mar. mer. 12h30, 15h30, 18h30, 21h35, ven. lun. mer. 18h30, 21h35 — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. mer. 12h55, 15h50, 19h, 21h55, ven. lun. mer. 19h, 21h55 — **Hope Floats** sam. dim. mar. mer. 13h10, 16h, 19h10, 21h45, ven. lun. mer. 19h10, 21h45

LANGELIER: 7305, rue Langelier (255-5482) — **Ce soir tout est permis** 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, 21h20, ven. sam. 23h20 — **Espoir retrouvé** 13h05, 15h10, 17h15, 19h25, 21h35 — **Godzilla v.f.** 13h, 15h45, 19h, 21h35, ven. sam. 24h — **La légende de Camelot** 13h, 15h, 17h — **Les premiers colons** 19h, 21h, ven. sam. 23h — **Meurtre parfait** 13h, 15h05, 17h10, 19h20, 21h30, ven. sam. 23h40 — **Peur et dégout à Las Vegas** 13h15, 15h35, 19h15, 21h35, ven. sam. 23h50

LASALLE: 7852, boul. Champlain (365-5659) — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. mer. 11h50, 14h45, 18h30, 21h25, ven. lun. jeu. 18h30, 21h25 — **Ce soir tout est permis** sam. dim. mar. mer. 12h50, 15h, 17h15, 19h40, 22h, ven. lun. mer. 19h40, 22h — **Espoir retrouvé** sam. dim. mar. mer. 13h20, 15h50, 18h40, 21h20, ven. lun. jeu. 18h40, 21h20 — **Godzilla v.f.** sam. dim. mar. mer. 12h10, 15h05, 18h, 21h, ven. lun. mer. 18h, 21h — **Deep Impact** sam. dim. mar. mer. 12h30, 15h25, 18h50, 21h40, ven. lun. mer. 18h50, 21h40 — **Hope Floats** sam. dim. mar. mer. 13h30, 16h15, 19h, 21h30, ven. lun. mer. 19h, 21h30 — **Godzilla** sam. dim. mar. mer. 12h, 14h55, 18h20, 21h15, ven. lun. jeu. 18h20, 21h15 — **La légende de Camelot** sam. dim. mar. mer. 13h40, 15h55 — **Peur et dégout à Las Vegas** 19h10, 21h50 — **Titanic v.f.** sam. dim. mar. mer. 13h10, 16h50, 20h35, ven. lun. jeu. 20h35 — **Meurtre parfait** sam. dim. mar. mer. 13h, 15h35, 19h20, 21h45, ven. lun. mer. 19h20, 21h45 — **Can't Hardly Wait** sam. dim. mar. mer. 12h40, 14h50, 17h05, 19h30, 21h55, ven. lun. mer. 19h30, 21h55 — **Godzilla** sam. dim. mar. mer. 12h30, 15h15, 18h10, 21h10, ven. lun. jeu. 18h10, 21h10

LOEW'S: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **The Truman Show** 13h, 16h, 19h, 21h35 — **Six Days, Seven Nights** 12h30, 13h30, 15h30, 16h15, 18h30, 19h20, 21h10, 22h — **The Horse Whisperer** 13h10, 16h35, 20h15 — **Titanic** 12h40, 16h30, 20h30

LONGUEUIL: 825, rue St-Laurent Ouest, Centre commercial (679-7451) — **Espoir retrouvé** 18h40, 21h10, sam. dim. 13h20, 16h10, 18h40, 21h10 — **Meurtre parfait** 19h10, 21h40, sam. dim. 13h30, 16h, 19h10, 21h40 — **Godzilla v.f.** 18h30, 21h20, sam. dim. 12h40, 15h30, 18h30, 21h20 — **La légende de Camelot** 19h, sam. dim. 12h50, 15h, 17h, 19h — **Peur et dégout à Las Vegas** 21h — **Ce soir tout est permis** 19h30, 21h50, sam. dim. 12h30, 14h50, 17h10, 19h30, 21h50

PALACE: 698, rue Ste-Catherine Ouest (866-6991) — **Lost in Space** 12h50, 15h40, 18h30, 21h15, ven. sam. 24h — **Way the Dog** 12h30, 14h20, 19h, 21h25, ven. sam. 23h50 — **Wedding Singer** 12h15, 14h50, 17h10, 19h30, 21h50, ven. sam. 24h05 — **Good Will Hunting** 12h40, 15h50, 18h50, 21h35, ven. sam. 24h20 — **Mercury Rising** 12h20, 15h30, 18h40, 21h10, ven. sam. 23h40 — **Wild Things** 13h, 16h10, 19h10, 21h40, ven. sam. 24h10

PARISIEN: 480, rue Ste-Catherine Ouest (866-3856) — L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux 13h10, 16h30, 20h — **Les randonneurs** 13h15, 15h25, 18h45 — **Titanic v.f.** 21h — **Sale boulot** 13h20, 15h30, 18h50, 21h30 — **Six jours, sept nuits** 13h30, 15h45, 19h20, 21h40 — **L'Impact** 13h35, 16h, 19h10, 21h45, jeu. 13h35, 16h, 21h45 — **The Show Truman** 13h, 14h, 15h15, 16h15, 19h, 19h30, 21h20, 22h

POINTE-CLAIRE: 6341, Route Transcanadienne (630-7286) — **Godzilla** ven. sam. dim. mar. 12h40, 15h40, 18h40, 21h45, lun. mer. 18h40, 21h45 — **Bulworth** ven. sam. dim. mar. 13h30, 16h10, 18h50, 21h40, lun. mer. 18h50, 21h40 — **Godzilla** ven. sam. dim. mar. 12h20, 15h20, 18h20, 21h20, lun. mer. 18h20, 21h20 — **Hope Floats** ven. sam. dim. mar. 13h40, 16h20, 19h, 21h30, lun. mer. 19h, 21h30 — **Can't Hardly Wait** ven. sam. dim. mar. 12h30, 14h50, 17h, 19h10, 21h25, lun. mer. 19h10, 21h25 — **Fear and Loathing in Las Vegas** ven. sam. dim. mar. 13h20, 16h, 18h30, 21h10, lun. mer. 18h30, 21h10

QUARTIER LATIN: 340, Emery (849-4422) — **Peur et dégout à Las Vegas** 13h20, 16h10, 18h50, 21h25, ven. sam. 24h10 — **Marius et Jeannette** 13h05, 15h40, 19h20, 21h45, ven. sam. 24h — **Couleurs primaires** 12h20 15h30, 18h40, 21h40 — **La cité des anges** ven. sam. dim. 10h50, 13h35, 16h25,

ATELIERS GALERIES

◆ ◆ ◆

ATELIER CIRCULAIRE: 40, rue Moilière Est, Espace 401 (272-8874) — Du 11 juin au 12 juillet: «Une terre intime», œuvres de Vladimir Zabeida

ATELIER DU GESTE: 5233, avenue du Parc (496-3196) — Les 13 et 14 juin: 14e exposition annuelle

ATELIER 410: 916, rue Ontario Est (281-0066) — Du 11 au 21 juin: «Florilège», peintures de Paul Bruneau

ATELIER ZÉRO ZOO: 3615, rue St-Denis (843-7712) — Du 25 avril au 26 juin: «Plaisirs Zérozoïste ill-cites», tableaux de Zéro Zoo

BIBLIOTHÈQUE FRASER-HICKSON: 4855 Kensington, Notre-Dame-de-Grâce (937-9108) — Du 1er au 21 juin: Œuvres de Marcia Roszler

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE CÔTE ST-LUC: 5851, boulevard Cavendish (485-6900) — Du 18 juin au 9 août: «Marguerites», exposition de photographies de Chantal Émond

CENTRE D'EXPOSITION DE MONT-LAURIER: 385, Du Pont (819-623-2441) — Du 16 mai au 19 juin: «Périmètre infini zéro», œuvres de Ginette Bernier

CENTRE D'EXPOSITION DE ROUYN-NORANDA: 425, boul. du Collège (819-762-6600) — Du 4 juin au 26 juillet: «L'art animalier» de William Berge et «Les signes» des bibliothèques municipales de l'Abitibi-Témiscamingue

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX-PALAIS: 185, rue du Palais, Saint-Jérôme (432-7171) — Du 26 avril au 21 juin: «Abstraction Laurentides» et «De la matière l'objet», expositions collectives

CENTRE D'EXPOSITION LANCAUDIÈRE: 84 Sacré-Coeur, Charlemagne (276-9650) — Du 8 mai au 12 juillet: «Sur les mots de Jean-Paul Daoust», exposition collective

LE DEVOIR

SOPHIE GIRONNAY

Ces dernières semaines, c'est la série noire. On veut nous vendre le bien-fondé de projets de construction dont la laideur n'a d'égale que le gigantisme. Le stade des Expos s'augmentera de deux tours. On agrandira le Palais des congrès. Un bâtiment d'intérêt patrimonial dans le Faubourg aux Récollets a été rasé et sera remplacé par un complexe qui dépasse de deux étages les normes de zonage. La réfection du YMCA centre-ville donnera l'occasion à un promoteur, le Groupe Lépine, de planter deux tours de 25 étages au pied de la montagne, en pleine zone protégée... Décidément, cette «relance» annoncée prend l'allure d'une catastrophe à grande échelle, tant aux plans de l'urbanisme et des dynamiques des quartiers visés qu'au plan de la qualité architecturale. Certains projets sont à l'étude, d'autres déjà en marche. Mais un fait demeure.

Le Godzilla du développement est à nos portes. Comme il se nourrit aussi de subventions, le monstre se fait tout petit, montre patte blanche aux contribuables. Il s'annonce dans les médias comme le sauveur qui relancera l'économie dans les quartiers qu'il convoite. «Donnez-moi vos sous, susurre-t-il, je vous les rendrai au centuple.» Mon œil!

En réalité, l'effet revitalisateur des mégaprojets, qu'on nous assène comme une vérité, est impossible à prédire. Il est même carrément douteux. Les experts, là-dessus, se battent à coups de chiffres. Un économiste, Robert Baade, a même colligé les retombées produites par 30 stades: selon ses calculs, cités devant le Sénat américain en 1996, dans 28 villes, elles étaient nulles, et dans les deux autres... négatives! Sur le sol même de Montréal, plusieurs expériences offrent leur enseignement à qui veut bien les observer. On attend toujours, par exemple, l'effet de relance de l'axe olympique sur le quartier Hochelaga. Quant au Palais des congrès, qui devait faire suture par-dessus la plaie de l'autoroute, il a bien plutôt l'effet d'une noire forteresse qui sème le désert autour d'elle. Et on va maintenant doubler son volume!

Depuis vingt ans, tous les urbanistes d'Occident s'accordent au moins sur une chose: si on veut créer une ville vivante et humaine, animée le soir comme le jour, multiple et colorée, donc une ville attirante aussi aux yeux des touristes et des congressistes, c'est uniquement en s'appuyant sur une base solide de résidents. L'ennemi public numéro un, c'est l'effet trou de beigne. Et — comme l'a écrit Jane Jacobs, grande sage de l'urbanisme, dès 1961, dans *The Death and Life of Great American Cities* — les mastodontes de béton ont tendance à faire fuir les gens.

Or, ça grouille de monde, justement, dans le Faubourg aux Récollets, dans la zone visée par le club des Expos, dans le coin Drummond. Sortez des bureaux, les copains, oubliez l'image de cité morte qu'on se figure dans les officines. Sur Crescent et de la Montagne, 30 commerces nouveaux sont ouverts. Au coin de Peel et Notre-Dame, des résidences logeront bientôt 3000 étudiants. Cela saute aux yeux, tous ces quartiers-là sont en train de renaître. Mais à une échelle de quartier, grâce à un travail de longue haleine, fait par petites touches, y compris celui, erratique mais acharné, de nos successives administrations.

Moralité: les promoteurs n'apportent pas la vie. Ils vont là où elle se trouve déjà. S'agira-t-elle juste de l'écraser pas, avec leurs gros sabots d'indigne?

Ce qui m'amène au deuxième volet: après l'urbanisme, l'architecture. «À l'heure où on coupe dans les hôpitaux, entends-je déjà les grincheux grincer, qui va se soucier d'esthétique?» Ce à quoi je leur répondrai: à l'heure où on coupe dans les hôpitaux, qui peut supporter, pour comble de malheur, de voir défigurer le paysage, et cela, pour des décennies? La qualité de vie, ça fait moins de malades, et donc moins de dépenses en pilules. Et puisqu'on parle de dollars, dans les pays développés du reste de la planète, l'excellence architecturale semble partout considérée comme un bon cheval économique sur lequel les «gros» hommes d'affaires ont pris l'habitude de miser. La laideur se vend mal. Ils ont compris ça. Pour qu'on ne se trompe pas, laideur noyée!!

FORMES

Le Godzilla du développement est à nos portes.

Il nous promet monts et richesses, mais sa vraie figure est hideuse.

Brutal, inculte et aveugle, il n'apportera que la destruction

et les Montréalais ne disposent d'aucune arme pour le ralentir.

Sauve qui peut ma ville.

Sauve qui peut / MONTRÉAL!

LES TOURS LÉPINE ET LA QUALITÉ ARCHITECTURALE

— «Ça fait combien de temps, Monsieur Lépine, que vous êtes constructeur?»

— «Ça fait 45 ans, depuis que j'ai 18 ans», dit l'homme, tandis qu'un nuage de sourire, le seul de l'entrevue, semble glisser sur son visage.

René Lépine a bâti les Sanctuaires du Mont-Royal, le Sir Robert Peel, des tours d'appartements en Floride et à Ottawa. Il s'est essayé en Russie. René Lépine est un personnage de Balzac. Un de ces bâtisseurs de l'ombre, craint et obéi, sur le passage duquel tout plie et tout cède. Une montagne, un bloc d'homme carré, taillé dans le roc, tout en masse. Une voix sourde et rauque, toute en basses. Un visage tavelé, immobile, aussi parfaitement impassible que ses petits yeux marron clair, dressés à ne rien exprimer pour ne pas se trahir face à l'adversaire.

J'en parierais mon ordinateur: ce ne sont pas quelques mesures incitatives ou coercitives obligeant les brasseurs d'affaires à soigner la qualité architecturale de leurs projets (des me-

sures qui restent à imaginer) qui empêcheraient René Lépine de continuer à construire. Bah, il se plierait aux exigences. Tout comme il a fourni sans rechigner, au Service d'urbanisme de la Ville, les études de vent, d'ensoleillement et autres hochets que la loi demande.

«C'est le YMCA, explique-t-il, qui est venu me trouver. Le Y était vétuste et avait besoin de s'agrandir. Il avait acheté le Drummond Court, il possédait le bâtiment Norris mais ne savait plus trop quoi faire avec tout ça, sans argent pour se rénover. Je leur ai promis de les aider à décrocher des subventions, à monter un projet, en échange de quoi je leur ai acheté le Drummond Court [pour quatre millions de dollars] que je démolis pour y construire deux tours d'appartements. Je n'ai pas besoin de faire d'études de marché pour savoir qu'il y a un besoin. Toutes les tours que je possède au centre-ville et que j'administre ont un taux d'occupation de 1 %! Sans mon projet de développement, qui apportera 800 000 \$ de taxes foncières à la Ville par an, jamais les trois paliers de gouvernement n'auraient accepté de verser neuf millions de subventions au Y.»

Maintenant, c'est au Y, dit-il, de se débrouiller avec sa partie des rénova-

tions. Lui construit ses tours, et basta. Lui n'a jamais rien fait d'autre que de l'habitat et continuera dans ce sens. Sauf que les deux projets passent toujours ensemble devant les commissions chargées de les évaluer. Curieux amalgame.

Ces tours Lépine s'implantent dans un secteur qui semble hérissé de hauts édifices. Aucun d'eux, pourtant, ne dépasse la limite permise par le plan d'urbanisme, soit environ 12 étages. Allez-y faire un tour, maintenant, et figurez-vous un 25 étages... Ça fait peur.

Le projet est déjà passé devant la commission Viger, une séance houleuse, dit-on. Mais Adrian Sheppard, président, et Marie Lessard, vice-présidente, jurent qu'ils ne sont pas autorisés à m'en dire plus long sur les avis de la commission, qui doivent rester confidentiels jusqu'à la présentation du projet au comité exécutif de la Ville. Comme les tours Lépine s'élèvent dans le périmètre jouxtant un monument historique, le Mount Stephen Club, elles doivent également passer devant la Commission des biens culturels du ministère de la Culture, dont les avis, eux aussi, restent confidentiels, comme ceux du Service d'urbanisme (dit le responsable Ronald Delcourt).

Face à cette loi du silence, chers citoyens, allez donc essayer de bloquer le projet: à l'étape où nous nous trouvons, votre opinion n'a plus sa place qu'à la future séance de la Commission de développement urbain de Montréal. C'est là que s'expriment les mécontents, aux dernières heures de la nuit, devant quelques membres du conseil abrutis de sommeil. («Il

faut aller voir une fois comment ça se déroule!», fulmine le président d'Héritage Montréal, Gérard Beaudet, qui défille un chapelet d'exemples prouvant la totale impuissance du Montréalais de la base. «Les décisions sont prises d'avance et on finit toujours par vous dénicher, quelque part dans les bureaux de la Ville, un fonctionnaire prêt à venir vous expliquer pourquoi vous avez tort de ne pas vous réjouir de ce projet. Même quand les gens ont réalisé des contre-études sérieuses et documentées, comme ça s'est passé dans le dossier de la gare Jean-Talon, devenue centre commercial envers et contre tous.»

— «Personne ne peut s'opposer à mes tours, dit M. Lépine. Parce que tout le monde est bien content de voir démolir le sinistre tunnel du Drummond Court, surtout les femmes qui ont peur de passer là. Et puis, ça ouvrira le centre-ville vers l'ouest.»

— C'est vrai. Mais vos tours, moi, je m'y oppose parce que je les trouve moches.

— Ah oui, pourquoi ça?

— J'aime votre confiance dans le centre-ville, le fait que vous y ameniez des résidents, que le rez-de-chaussée ouvre des commerces sur la rue. Tout cela est sympathique. Mais le design de ces tours-là, c'est du néo-simili-pseudo-sous-sous-postmoderne de bas étage. Ça ressemble à des banques minables de la fin des années 80. C'est nul.»

Là-dessus, l'homme ne bronche ni ne cille, puis dit:

«Attendez de voir la finition, ce ne sont que des esquisses.»

Comme ce fut le cas pour le stade des Expos — j'ai dit tout le mal que je pensais de ce beigne effouaré, flanqué d'une entrée carton-pâte, dans le *Formes* du 28 juin 1997 —, le design de ces tours a été bâclé par des architectes mercenaires, dans le but de vendre le projet en campagne de charme et de souscription. Un design irrécupérable: clichés racleurs, absence d'idées, nullité profonde du concept, téléguider par le client. C'est si vrai que l'architecte chargée du dossier, Magda Zakarian, dans les bureaux de Desmarais, Pilon, Cousineau, en consortium avec Belleli, Harvey, a refusé de me recevoir, m'orientant plutôt vers René Lépine, «plus à même de vous informer». Chaque semaine, M. Lépine supervise une séance de design.

— «Dites-moi une chose, M. Lépine, après 45 ans de carrière et pour ce projet majeur, qui se trouve dans votre ville, dans votre fief, ça ne vous tentait pas de vous offrir une tour conçue par un grand architecte connu? Une star mondiale? Un talent local? Quelque chose dont vous seriez fier et les Montréalais avec?»

— Le but n'est pas de me construi-

re un monument, mais de bâtir une affaire qui marche. J'en ai fait faire, des soumissions, par des architectes célèbres, quand j'ai voulu construire en Floride. Mais ils chargent tous 7 à 10 % du budget total. Alors qu'ici, je paye autour de 1,7 %... Et puis, les architectes de renom n'aiment pas qu'on se mêle de leur design, ils m'imposeraient des matériaux chers.

— Et que pensez-vous des pays qui forcent les projets de cette taille à passer par un concours d'architecture?

— Des concours, ça se comprend très bien, dans le cas des bâtiments publics, parce qu'ils sont bâtis pour durer.

— Est-ce à dire que vos habitations, elles, ne sont pas construites pour durer?

— Mais pas du tout, c'est du solide!

Bon, alors...?

Même dans ces années 60 tant décriées, où la ville était livrée aux seules mains des promoteurs, les tours de Montréal étaient conçues par les plus grands (Mies van der Rohe au Westmount Square, I. M. Pei à la Place Ville-Marie) ou les meilleurs talents locaux (Dickinson pour la CIBC, D'Astous pour l'hôtel Champlain). Aujourd'hui, même un «expert» indépendant comme Daniel Latouche, de l'INRS-Urbanisation, est capable de proférer cette énormité: «Après tout, si c'est lui qui paye, il peut bien construire ce qu'il veut.»

Justement, non. D'abord, ce n'est pas toujours seulement «lui qui paye». Ça l'est de moins en moins. A preuve, le compte de taxes que conteste le Centre Molson. Ou les 150 millions de subventions que veut trouver le club des Expos, sans parler des loges de son stade, achetées par le privé, d'accord, mais qui seront en partie déductibles d'impôt.

Surtout, et c'est là l'essentiel, un projet de cette envergure concerne le paysage urbain, donc l'ensemble de ses usagers. Le vilain, dans cette aventure, ce n'est pas tant le promoteur que l'à-plat-ventrisme qu'on lui oppose. Comme s'il n'avait pas besoin de la ville et de ses habitants tout autant qu'eux ont besoin de lui!

Même le terrible Samuel Bronfman, l'ogre des affaires, au moment d'ériger une tour au cœur de Manhattan, s'est laissé convaincre par sa fille Phyllis qu'à ce degré-là de visibilité, il avait des responsabilités morales envers la communauté. Qu'il devait engager le meilleur architecte. Et c'est ainsi que fut bâti le mythique édifice Seagram de Mies van der Rohe, qui n'a ruiné, aux dernières nouvelles, ni Sam Bronfman ni Phyllis Lambert. Et il y a de cela... tiens, c'est rigolo, tout juste 45 ans.

Bon anniversaire de bâtisseur, M. Lépine!

Les tours Lépine esquissées par Belleli, Harvey, Desmarais, Pilon, Cousineau, Yaghjian, St-Jean et Marchand, architectes.

(L'ombre ajoutée par nous indique leur vraie hauteur)



Ne manquez pas, dans les semaines à venir, la suite palpitante des «Aventures de Godzilla, monstre abominable du développement brutaliste!» On y entendra plus longuement ceux que j'ai interviewés pour cet article (ainsi que d'autres) et que je remercie: Gérard Beaudet, Ronald Delcourt, Robert Gagnon, Daniel Latouche, Léo-Paul Lauzon, Sylvain Lefebvre, Marie-Andrée Léger, René Lépine, Marie Lessard, Paul Lewis, Jean-Claude Marsan, Marcel Sévigny, Adrian Sheppard, Magda Zakarian.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: <http://www.idm.qc.ca>

Une invitation... au Jardin Botanique de Montréal

Flours musicales au Jardin Botanique

L'Institut de Design Montréal est fier de s'associer au Studio de Musique Ancienne de Montréal pour convier le public et les designers à une soirée toute spéciale qui aura lieu à la Grande Serre du Jardin Botanique de Montréal au profit de cet ensemble de renom.

Sous le titre *Flours musicales*, cette soirée sera l'occasion d'entendre le Studio interpréter des œuvres de musique baroque dans le cadre enchanteur du Jardin. Vin

et hors-d'œuvres, exposition florale et visite des jardins sont également au programme. Cette soirée aura lieu le mercredi 17 juin prochain à compter de 18 h. Le prix des billets est de 100 \$ par personne. Réservations obligatoires: (514) 861-2825.

Programme de stages de l'IDM

En cours depuis avril dernier, le programme de stages a démarré très rapidement. Déjà, plus de soixante-dix postes ont été comblés sur une possibilité de quatre-vingt cinq.

La Galerie de l'IDM

Mise sur pied pour faire connaître et apprécier le rôle fondamental du design dans le développement de nouveaux produits, la Galerie de l'IDM propose la découverte des plus beaux objets design du printemps et de l'été.

Située dans l'aire commerciale du Marché Bonsecours, rue Saint-Paul, dans le Vieux-Montréal, elle est ouverte tous les jours. On peut rejoindre son personnel au (514) 866-1255.

Galerie
IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:

Du lundi au samedi, de 10 h à 18 h

Le dimanche, de 10 h à 17 h